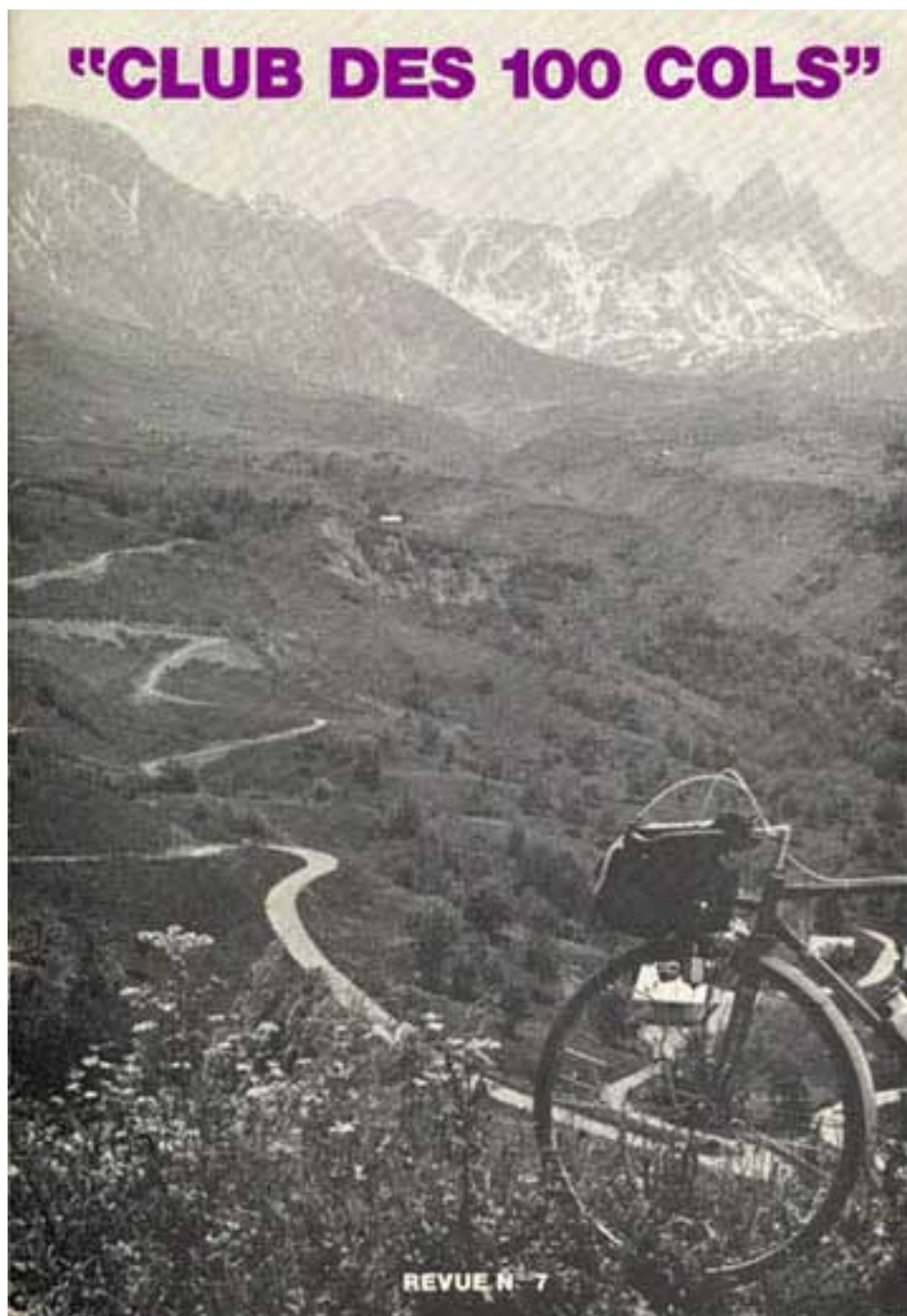


REVUE N°7, 1979



SOMMAIRE

ÉDITORIAL : LES «CENT COLS» - EST-CE AUTRE CHOSE ?	3
BONJOUR !	4
UN COL ?	6
A LA DECOUVERTE.....	7
RENDEZ-VOUS AU COL DE CHEREL.....	10
ECHEC AU PORT D'AULA.....	12
BALADE DANS LE HOGGAR	14
BALADE EN PAYS BASQUE	18
COMMENT JE SUIS DEvenu CYCLOMULETIER.....	20
LA CORSE ET SES COLS	22
ALBINA DANS LES ALPES	25
R..C..P.....	32
LOS MASOS.....	36
UNE BELLE AUTOMNALE.....	39
SECOND SOUFFLE... ET... ROUE CASSEE.....	41
LES NOIX DE JUILLET	43
LE HASARD ET LA NECESSITE	44

ÉDITORIAL : LES «CENT COLS» - EST-CE AUTRE CHOSE ?

L'hiver s'attarde, je n'en peux plus, ce soir, je vais descendre à la cave pour regarder mon vélo «bleu» ! et oui, vous ne le saviez pas, elle est «bleue» ma belle bicyclette ! A t'elle des roues de 650 ou de 700 ? Des garde-boue ? Des pneus ? Des boyaux ? je ne m'en souviens plus ! ...

Depuis plusieurs mois, dans toutes nos revues spécialisées, on ne parle plus que de roues de..., de pneus XZ ou de boyaux de 333 grammes.

Est-ce cela l'éthique de notre cyclotourisme ?

Est-ce comme cela que nous devons vivre nos loisirs ?

Chez nous, les «Cent Cols», n'y-a-t'il pas autre chose ?

Notre amour de la nature et de l'effort n'est-il pas plus puissant que ces querelles intestines °

Notre science du loisir a certainement chez de nombreux cyclotouristes de notre Confrérie, meilleure conscience que celle de tous ces pédaleurs ignorant l'intérêt que nous avons à «peiner» sur tel ou tel lacet des Cols des Alpes ou des Pyrénées.

A travers vos nombreuses lettres (j'en ai reçu près d'un millier en 6 mois), je ressens très bien ce profond désir que vous avez de vouloir vaincre «l'inutile». Tel l'alpiniste ou le virtuose, vous ventilez avec attention cet amour de l'effort gratuit dans une nature certes généreuse, mais souvent intransigeante.

Au Col de CHEREL, à la fin de Juillet dernier, nous étions heureux de nous retrouver, nous avons partagé un instant simple mais combien joyeux, Merci, mes Fidèles Amis.

Pour notre prochain rendez-vous, nous avons choisi comme support à notre rassemblement la randonnée des Cimes Stéphanoises. Je souhaiterais votre enthousiaste participation à cette journée du Samedi 16 Juin. Notre concentration se fera à 15 heures précises au Col de BURDIGNES. Cet endroit choisi par nos Amis de SAINT-ETIENNE est situé dans le parc régional du PILAT. Il peut être atteint, soit en participant à la randonnée des Cimes (renseignements page suivante), soit isolément.

Compte tenu de la croissance rapide et de l'intérêt que vous avez porté à notre mouvement aux origines pourtant simples, nous devons ensemble continuer à réfléchir pour ne pas nous disperser et manquer le virage.

A vous tous, je vous demande aide et suggestions pour persévérer dans cette voie.

Notre revue que j'ai pu réaliser grâce à vos articles a besoin de trouver un second souffle. Pensez-y !

Savez-vous aussi que pour vous adresser ce bulletin annuel, cela nous coûte environ 15 francs.

N'étant pas comptable, mais un bénévole, il m'est très difficile de vous réclamer systématiquement cette somme et pourtant !

Et maintenant, continuez à pédaler sur toutes les routes du monde. (Nous avons reçu des mises à jour de Cols des 4 coins du globe).

RENDEZ-VOUS A TOUS AU COL DE BURDIGNES.

Jean PERDOUX

BONJOUR !

Bonjour ! Pratique qui caractérisait les bonnes relations entre cyclotouristes.

Jacques GODDET a dit, en recevant l'oscar du Cycle (officiel du Cycle n° 7, page 19), «la bicyclette : un engin merveilleux et engin aussi de concorde puisque, si les piétons s'ignorent, si les automobilistes s'invectivent, les cyclistes, eux, se saluent, se sourient et s'unissent.»

Et bien non, ce n'est malheureusement pas et plus toujours vrai. On rencontre en effet des gars sur un vélo qui ne répondent pas au salut qu'on leur fait. Ce sont toujours des gens qui se prennent au sérieux et ont certainement la satisfaction d'être leur propre champion, n'ayant pas le temps de dire bonjour, ne serait-ce que par un petit signe. C'est une race qui se développe inversement proportionnel au peu de kilomètres qu'ils parcourent. Vous ne les rencontrerez que par très beau temps, pas trop chaud, pas trop froid, bien sec. Car ils prennent un grand soin de leur petite santé fragile.

Il y a plusieurs signes permettant de déterminer si le Monsieur en vélo va répondre ou non à votre bonjour.

Il y a toujours un défaut de style, ça pioche, c'est trop raide, les jambes ne sont pas dans le plan des plateaux et surtout le maillot, la casquette, les chaussures, le vélo, tout est brillant et «m'as-tu-vu» au possible.

Il faut être vraiment bête pour saluer ces gens là. Mais on ne sait jamais, aussi je salue tout le monde. Tant pis...

Mais, s'il fait un vent à arracher la sacoche, s'il en tombe comme s'il en pleuvait, si le soleil vous prend pour un rôti à cuire au four, vous pouvez y aller, il vous sera répondu : car les fous se saluent.

CARTE POSTALE (de col) - petite chose pouvant être à grand effet.

Absolument pas faite pour faire plaisir au copain à qui elle est envoyée (ou si rarement).

Elle permet, au contraire, de la faire râler de ne pas avoir encore ce col, de lui montrer que l'avance que l'on a, risque de se maintenir ou que l'on est en train de le rattraper petit à petit.

De toute façon, c'est bien en toute amitié et ce ne sont que les très bons copains que l'on fait râler car il est extrêmement rare que l'on prenne le temps d'une carte sur celui de la route.

Donc, tout cyclo sait qu'une carte de copains quel que soit le motif est une chose inestimable.

EPREUVE CYCLO-TOURISTE - Terme qui voulait dire rencontre, rires, blagues, vive la vie.

Actuellement, se méfier du sens attribué à ce terme. Exemple :

En ce début de saison, je lis dans le journal local que le dimanche suivant, doit avoir lieu dans une petite ville voisine de la mienne, une épreuve «cyclo-touriste» de 100 kilomètres. L'heure du départ est donnée, ainsi que les heures d'ouverture et de fermeture de deux contrôles intermédiaires et de l'arrivée.

Ces termes correspondent à mes possibilités et me voilà parti, en vélo avec l'aube pour rejoindre la petite ville organisatrice de cette épreuve.

Petit brouillard du matin, soleil se levant sur la plaine et me voilà arrivé juste à l'heure du départ.

Le temps de prendre mon engagement, je vois les dos d'un peloton compact qui s'en va à toute allure.

Je prends donc la route, seul, comme je suis venu.

Un et deux gars en vélo me passent en me demandant «où ils sont ?». Je leur réponds intelligemment «devant», et je continue toujours seul.

Entre parenthèses, avez-vous remarqué cette race de soi-disant cyclos qui partent toujours en retard, pour bien montrer qu'ils sont capables de rattraper les pauvres diminués physiques qui sont déjà partis ? Ils doivent guetter le départ, cachés à un coin de rue en prenant un air innocent, dans leur voiture. Car ceux-là viennent toujours en voiture quelle que soit la distance de départ par rapport à leur habitat.

Bref ! Je roule toujours seul, je grimpe la première difficulté et je dois arriver au contrôle 25 minutes avant l'heure maximum, donc tout va bien pour moi.

Quand je suis croisé par une voiture, avec deux charmantes jeunes femmes, qui me demandent «si je suis de telle épreuve ?» «Oui», je suis de telle épreuve». Elles me tamponnent ma carte en me disant qu'elles rentreraient pensant qu'il n'y avait plus personne.

Ma belle petite ballade commence donc à se transformer sérieusement en course où je suis la lanterne rouge que l'on va montrer du doigt.

Qu'importe, je continue.

Deuxième difficulté, jolie commune, tout petit bois, belle vallée, beau temps.

J'arrive vingt minutes avant le maximum au deuxième et dernier contrôle, qui est un bistrot. Là, le patron rigole, les deux ou trois consommateurs se marrent : ils sont tous passés et le gars du contrôle est parti il y a un quart d'heure.

Tant qu'à faire, prenons notre temps, un café tranquille et nous voilà reparti.

L'arrive se fait devant une salle des fêtes dont les derniers sont en train de sortir, on remet dans le coffre les boissons qui restent, parmi les sourires de commisération à mon égard, un seul me demande si je n'ai pas soif et est prêt à re-soulever le couvercle de son coffre pour me tirer un reste.

Merci, merci, messieurs-dames, je n'ai vraiment pas soif, en tous cas de ce pot là.

Je reprends donc ma route et refais, avec une ou deux variantes, la route du mati, toujours tout seul.

Je roule beaucoup seul.

Mais je n'ai pas besoin d'épreuves dites cyclo pour le faire.

Je n'étais pas triste, j'ai bien rigolé, mais toujours tout seul, avec le sentiment que j'étais celui qu'on attendait pas.

Et je vous prie «messieurs les cyclos» de bien vouloir m'excuser. La prochaine fois vous ne me verrez pas.

Méfier-vous donc de ce terme cyclo-touriste.

Pas trop, car il y a tout de même d'autres épreuves, et encore tellement de bons souvenirs et de bonnes rigolades...

Jean BALME
Dijon (21)

UN COL ?

Mais c'est un point situé sur une ligne séparant deux vallées et relié à celles-ci par deux routes. C'est simple. C'est précis. En apparence ! Mais en réalité....

Examinons un peu sa représentation sur une carte. Pas d'erreur possible : notre col se compose bien, foi de chevrons, de deux montées et de deux descentes, au choix. Courageux et paresseux poussent les mêmes cris de joie, bien que pour des raisons opposées, puis, se précipitent sur le terrain, pour voir. Alors surviennent complications et déception.

Les premiers entament bien leur passage dans l'euphorie d'une belle côte. Mais arrivés en haut, ils chercheront en vain la deuxième pour ne trouver que vertiges et abîme. Les seconds sont écoeurés tout de suite : d'un côté comme de l'autre, ou lieu des dégringolades promises, ce ne seront que murs obtus ou front buté.

Si bien, qu'unis donc un même ressentiment, tous repartiront en traitant le cartographe d'âne ou d'escroc, voire d'imbécile. Pourtant, deux ou trois, moins mauvais que leurs congénères, ou admettant le droit à l'erreur, penseront simplement que le typographe aurait mieux fait de rentrer dans sa coquille.

Roger LEBRETON

A LA DECOUVERTE...

Monsieur était fort préoccupé. Même le facteur ne l'avait pas dérangé dans ses méditations. Sur qui allait-il risquer son billet de dix francs dans la troisième à Auteuil ? Restanplan ou Belzébuth ? Grave dilemme. Même les journaux spécialisés n'étaient pas d'accord. Pour «Paris-Canassons», c'est Restanplan qui devait arriver dans un fauteuil mais la «Cravache Forezienne» penchait plutôt pour Belzébuth. C'est alors qu'une exclamation vint de la cuisine : «Quoi ? Ce vieux tocard». C'était Madame qui intervenait et comme Monsieur voulait savoir qui de Restanplan ou de Belzébuth était considéré comme tocard, il s'attira cette réponse pour le moins inattendue : «Mais je me fiche de tes bourricots, c'est de l'oncle Baptiste que je parle. Cesse de brouetter du crottin et sort un peu de l'écurie, ensuite tu liras la lettre de ce vieux fou».

Qu'avait donc fait l'oncle Baptiste pour être assimilé à un mauvais cheval de course et d'abord qui était-il ? Un vieux cyclotouriste au cuir tanné par tous les soleils, toutes les pluies et toutes les poussières des grandes routes, principalement celles qui montaient pendant bien des kilomètres et cela depuis la fin de la guerre, celle de 14 (cette histoire se passe vers 1960), et voilà que non content de pédaler et de grimper, la soixantaine largement sonnée, il émettait la prétention d'y entraîner Jean-Claude, son petit neveu âgé de dix-sept ans qui possédait bien une bicyclette mais qui s'en servait peu. Pourtant Jean-Claude était costaud. Au lycée, il faisait partie de l'équipe d'athlétisme et les longs cross dans la nature ne l'effrayaient pas mais à la maison l'atmosphère était plutôt déprimante. Les sujets de conversation n'étaient guère variés : les chevaux, le coût de la vie et les dissertations sur les saisons «qui ne sont plus ce qu'elles étaient». Ajoutez à cela voiture, télé... tout ce qu'il faut pour faire d'un jeune un bon pantouflard. Jean-Claude, lui-même ne le réalisait pas très bien et ses parents encore bien moins mais l'oncle Baptiste, ce vieux renard veillait (heureusement !).

Je passe sur le détail des tractations auxquelles l'oncle Baptiste dut se livrer pour qu'on veuille bien lui confier Jean-Claude. Cela lui rappelait un autre marchandage vieux de quarante ans celui-là, auquel il avait dû se livrer pour obtenir la main de sa petite amie de l'époque. Ce n'était pas de bicyclette dont il s'agissait mais de cochon qu'il fallait vendre pour payer la robe de la mariée. Ah ces morvandiaux ! Ils étaient durs en affaires. Enchaînons...

Par un beau matin de juillet, ils avaient pris la route en direction de la montagne. Deux grandes étapes de plaines et de collines au cours desquelles l'oncle Baptiste ne s'était pas privé de pester contre le poids des ans car, pour suivre Jean-Claude, ce n'était pas une petite affaire, puis l'on arriva à pied d'œuvre. Pour Jean-Claude c'était un paysage nouveau et quelque peu inquiétant. Tous ces rochers suspendus entre ciel et terre n'allaient-ils pas lui tomber sur la tête ? Était-il possible de se hisser là haut par la seule force de ses mollets ? L'oncle Baptiste passa devant. Bientôt on quitta la grande route pour une plus petite qui s'enfonçait dans une étroite vallée, une route qui filait en lignes droites assez longues à peine ininterrompues par quelques légères courbes. À regarder cette route, on n'avait pas l'impression qu'elle montait beaucoup et pourtant Jean-Claude sentait ses muscles se raidir, son souffle devenait plus court, sa poitrine plus oppressée. L'oncle Baptiste «moulinait» un petit développement, Jean-Claude en fit autant mais cela faisait toujours aussi mal. C'est alors que l'oncle Baptiste s'arrêta : «Alors, petit, pas l'air à ton aise hein ! «Heu !» se contenta de marmonner Jean-Claude entre deux soupirs. «Regarde derrière toi» lui dit son oncle avec un sourire malicieux. Jean-Claude se retourna et découvrit...ce que nous avons tous découvert à nos débuts de cyclo-montagnard devant soi le mirage du faux plat qui nous fait douter de nos possibilités tant on le trouve dur mais quand on se retourne, on s'aperçoit que ce faux plat était en réalité une fameuse pente.

Jean-Claude fut presque rassuré de cette découverte. S'il avait réussi à grimper ce fond de vallée, pas de raison pour qu'il ne grimpe pas la suite. Un peu plus loin, nos deux cyclos firent halte dans un petit village pour une pause casse-croûte. L'oncle Baptiste avait le front soucieux. Ces nuages vers l'Est ne lui disaient rien de bon. Il fit l'emplette de quelques provisions de bouche car en montagne, on ne sait jamais...et le prochain village semblable celui-ci était de l'autre côté. Puis, ils reprirent la route. Bientôt l'asphalte fit place à une chaussée empierrée mais encore roulable, d'autant plus que la pente était moins dure que

dans le fond de la vallée. Cette route débouchait dans un cirque de pâturages entouré de très hauts sommets où l'œil le plus exercé aurait vainement cherché la brèche d'un col mais Jean-Claude, pour l'instant, n'en était pas encore là. Il regardait surtout la route qui, à l'autre bout des pâturages attaquait franchement la pente, escaladait les dernières prairies en durs lacets qui, plus haut, se confondaient et se perdaient dans les rochers. L'oncle Baptiste semblait de plus en plus soucieux : «je crois bien que l'on va avoir droit à une averse, allez mon petit, en route, ce n'est pas au milieu des pâturages que l'on trouvera un abri, peut-être dans les rochers...».

Ils repartirent mais à peine passée la dernière touffe d'herbe, il fallut mettre pied-à-terre, le chemin n'était plus qu'un étroit sentier de mulet et fort raide de surcroît. A un lacet succédait un autre lacet, à un rocher succédait un autre rocher qui avait cela de commun avec le précédent de boucher la vue jusqu'au suivant qui n'était pas loin. Et ce ciel de plus en plus sombre ! Jean-Claude commençait à s'inquiéter d'autant plus que l'oncle Baptiste, ordinairement si loquace semblait vouloir se réfugier dans un inquiétant mutisme. Jean-Claude se décida enfin à le questionner sur ses pronostics météo et surtout géographiques car cette montée ne semblait vouloir jamais finir. Peut-être s'était-il égaré et n'osait pas le dire ! L'oncle répondit, d'une voix mal assurée, que l'on était dans le bon chemin. Quant à la météo, les premières gouttes servirent de réponse. L'averse vint très vite, une bonne pluie de montagne, bien fraîche, qui fait sortir les pull-over et rentrer les chiens. Pour tout arranger, l'oncle Baptiste vit son pneu avant à plat, un silex sans doute ! Il fallut réparer à l'abri, tout relatif, de la pélerine que tenait Jean-Claude. Dans des conditions si peu confortables, cela prit un peu plus de temps que d'ordinaire. Quand ils repartirent, le jour commençait à baisser. Jean-Claude, dont le moral était à l'unisson du temps, se prenait à regretter de s'être lancé dans cette aventure. L'oncle Baptiste avait pris un peu d'avance. Soudain, il poussa un juron à réveiller tous les échos de la montagne, il venait de casser sa potence de guidon, ce pauvre guidon qui, maintenant, penchait lamentablement d'un côté. C'était la panne irrémédiable et en pareil lieu !!! Impossible de continuer.

L'oncle Baptiste croyait se souvenir qu'il y avait, pas très loin d'ici, une cabane. On pourrait y passer la nuit et demain on aviserait. Effectivement, la cabane n'était pas très loin, ils y traînèrent le vélo en panne. C'était une assez bonne cabane. A l'intérieur, il y avait quelques bûches et l'oncle Baptiste, bien que non-fumeur, ne partait jamais sans un briquet, fit du feu et on fit honneur aux provisions achetées au dernier village. Jean-Claude était plus découragé qu'affamé, mais il était trop fier pour perdre son temps en lamentations.

L'oncle Baptiste assura que l'on avait quand même un peu de chance dans le malheur car en montagne, bien rares étaient les cabanes disposant d'une provision de bois et dont la toiture n'était pas aussi trouée qu'une poêle à marrons. Jean-Claude répondit par un grognement plus éloquent que tous les commentaires et ne tarda pas à s'endormir. L'oncle Baptiste jeta une dernière bûche sur le feu. Une belle flamme éclaira son visage buriné, un visage devenu soudain bien étrange avec un sourire quelque peu sardonique que Jean-Claude, qui dormait, ne vit heureusement pas.

Quand Jean-Claude s'éveilla, le soleil était déjà haut. Un magnifique soleil de juillet qui illuminait la montagne et qui sécherait bien vite la pluie de la veille. Il était seul dans la cabane, il sortit. L'oncle Baptiste avait disparu avec son vélo, Jean-Claude était perplexe mais il n'eut pas à réfléchir bien longtemps. Un gigantesque éclat de rire lui fit lever la tête. L'oncle Baptiste, poings sur les hanches, son vélo à ses pieds, fièrement jugé sur une petite crête, à cent mètres à peine, semblait beaucoup s'amuser.

«Allons, paresseux, dépêche-toi un peu, viens admirer ce paysage !».

Sans trop réaliser, Jean-Claude rejoignit son oncle sur la crête et là, il resta littéralement figé de stupeur. Ce n'était pas le paysage si magnifique fut-il, qui provoqua son étonnement mais une belle route en asphalté qui passait juste à quelques enjambées et quelques deux-cent mètres plus loin, le sommet du col avec un magnifique hôtel qui devait être bien confortable. Il y avait quelques voitures sur le parking, sans doute de braves gens peu attirés par le charme d'une belle nuit dans une cabane à chèvres. Etait-il encore possible à

notre époque et en plein pays civilisé, de passer une nuit en perdition ou presque, pratiquement à la porte d'un hôtel, sans s'en apercevoir ? Et pour ajouter encore au mystère, le guidon de l'oncle Baptiste, qu'un génie bienfaisant et quelque peu bricoleur, avait réparé pendant la nuit...

L'oncle Baptiste prévint les questions de son neveu : «Allons vite à l'hôtel que je t'offre un solide petit-déjeuner arrosé d'un café bien chaud, nous en avons bien besoin, là je t'expliquerai tout». Cinq minutes plus tard, ils étaient attablés et le vieux cyclo commença ses explications. Une remarquable mise en scène qui avait commencé la veille quand on avait quitté la grande route pour la petite qui, au-delà du village aux provisions, ne menait nulle part. Il y avait eu ensuite la marche sur le sentier muletier, puis la fausse crevaison qui n'était qu'un pneu habilement dégonflé sur lequel l'oncle Baptiste avait feint de coller une rustine pendant que Jean-Claude l'abritait de sa pèlerine, puis la pseudo potence de guidon cassée que l'oncle Baptiste avait, lui-même dévissé pendant que son neveu commençait à traîner à l'arrière, enfin la nuit dans la cabane que l'oncle Baptiste était venu aménager une dizaine de jours plus tôt afin de la rendre habitable - pas très loin d'un lieu habité par prudence - il avait même conclu un marché avec un berger qui gardait son troupeau près du col pour que, dans la journée, il vienne y apporter de quoi se chauffer. Seule la pluie n'était pas prévue au programme.

Jean-Claude comprenait de moins en moins le pourquoi de toute cette mise en scène alors qu'il aurait été si simple de monter par la vraie route puisqu'il y avait une, pourquoi cette crevaison, ce guidon cassé. On aurait même eu le temps de descendre de l'autre côté !

Alors le vieil oncle s'expliqua :

«Mon petit, quand je suis venu dans la montagne pour la première fois, c'était il y a bien longtemps. A cette époque, il n'y avait pas de boulevards asphaltés sur les routes des cols, ni hôtels aux sommets et dans les cabanes rarement de quoi se chauffer, mais en revanche, des gouttières et des courants d'air, sans oublier la crotte de biques. Nos vélos étaient lourds et, quoiqu'on en dise, ils tombaient souvent en panne. En ai-je fait des heures de marche dans des chemins impossibles et des nuits à grelotter sous des abris précaires. J'ai même connu l'effroi dans la solitude et quelque fois la neige et les orages. Puis les années ont passé, la montagne s'est humanisée et c'est alors que j'ai réalisé que mon amour de la montagne, je le dois à toute cette ambiance, à toutes ces difficultés que j'ai du affronter et vaincre, seul le plus souvent.

Mon cher neveu, cet amour de la montagne, j'ai voulu te le communiquer. Alors, j'ai eu cette idée de vieil homme de la reconstituer pour toi telle que je l'ai connue. C'est comme cela que j'ai voulu te la faire découvrir telle que je l'ai découverte moi-même quand j'avis ton âge, sur la fin de la Grande Guerre mais les temps ont bien changé, deux générations nous séparent et je me demande si je ne viens pas de faire une sottise monumentale.

J'ignore la suite de cette histoire mais je pense que, quand Jean-Claude, devenu un vrai cyclo, en aura assez des grandes routes où l'on côtoie à longueur de kilomètres la foule pétaradante, polluante et tonitruante des motorisés, quand il aura assez entendu les quolibets allant du relativement correct «vas-y Untel ou Machin», au plus grossier assimilant la pédale de bicyclette avec...une autre, quand il en aura assez de se faire agresser par les chiens hargneux dont les maîtres se font parfois les complices, alors ce jour là, si ne l'a pas déjà fait, il dira «Merci oncle Baptiste».

René LORIMEY
Villeurbanne (69)

RENDEZ-VOUS AU COL DE CHEREL...

Réunion entre amis au retour des vacances. Maryse et moi recevons Géraard, son épouse Gladys, Jérôme et Marie-Chantal, l'inévitable...

Gérard : - Ah, la Tunisie, Djerba, quels hôtels...quel standing ! Il y avait là à nos cotés l'ancien ministre X... et la célèbre starlette Y...

Jérôme : - Nous, en Espagne, nous avons mangé de ces paellas...et qu'est-ce-qu'on a pu admirer notre nouvelle voiture. C'était extra...

- J'ai fait des heures entières de zéro-kini reprend en roulant les hanches la plutôt grasse Gladys.

- Moi», enchaîne Marie-Chantal, «j'avais emmené ma collection de chez Dior...

- Et vous autres ?...

- Oh ! Nous, dis-je d'un air effacé, nous avons amené nos bécanes en Savoie... Figurez-vous qu'un jour, avec notre casse-croûte dans le sac de guidon, nous avons été au col de Chérel.

- Ah !...C'est quoi ça ?

- C'est pour le rassemblement du Club des Cent Cols.

- Et alors ???

- Alors, nous avons commencé à grimper le long d'un ruisseau limpide qui murmurait au milieu des fleurs et des arbres pleins d'oiseaux. Plus nous grimpons, plus ça sentait bon. A un certain moment, la route devenait interdite aux automobiles. Le rêve du cycliste ! Nous avons grimpé, grimpé...jusqu'à un virage plein de boutons d'or, d'herbe tendre et d'ombre bienfaisante. Là nous avons stoppé. J'ai ôté mon maillot, mes souliers, nous avons déballé le sac et nous avons déjeuné à pleines dents dans le silence magique de la montagne, le cul sur l'herbe. Quelques cyclistes inconnus qui passaient nous saluaient entre deux prises d'air. Une voiture, eh oui ! (voiture chargée de fromages et de vins de Savoie pour le ravitaillement de la concentration), est venue rompre la douce somnolence qui nous envahissait. C'était la famille Perdoux qui passait et continuait son chemin après un bonjour et une poignée de mains. Rendez-vous fut pris pour le sommet.

A ce moment là, Gérard m'interrompt :

- Ah ! C'est au sommet que vous aviez la réception ? Il y avait les majorettes ? Un hôtel «sélect» avec piscine et champagne ? Un ministre pour vous recevoir ?

- Hum ! Pas exactement... D'abord, en arrivant, nous avons vu de braves cyclos qui nous ont accueillis avec un grand sourire «désintéressé» de gens à qui on n'apporte pas d'argent. Oui, je sais, vous ne connaissez pas cette race là... Enfin peu importe !

On saucissonnait à pleines dents et on coupait des portions de reblochon bien gluant que ces dames avaient sans vergogne avec ces petits vins de grands crus qui vous colorent les joues et font briller les yeux.

Marie-Chantal s'écrie : ciel ! Et leur ligne ?

(J'enchaîne)... Moi, immédiatement dans l'ambiance, je fis comprendre à l'assemblée qui m'offrait toutes

sortes de victuailles que j'avais copieusement mangé mais que je ne dédaignerais pas une tasse de café.

Sitôt dit, sitôt fait : Le ciel s'est ouvert au-dessus de moi, sous les traits d'une charmante pédaleuse qui fut le bon apôtre et me tendit le café tant désiré.

- Tu la connaissais au moins ?

- A vrai dire non et je serais bien incapable de la reconnaître si un jour je la rencontre dans la rue mais le principal n'est pas ça. Le principal, c'est cette chaleur humaine qui nous unit, ne fut-ce qu'un moment.

- Et ensuite qu'avez-vous fait ? me demande Jérôme, pas du tout emballé par mon histoire. Est-il au moins venue une célébrité sportive pour «marquer le coup» ?

- Pas vraiment de célébrité... Mais, entre autres, on a eu le plaisir de retrouver les amis Lucas, Meyer, et les autres...ah oui ! tout de même une sorte de célébrité : le père Bordat, le chef de file de 100 cols, celui qui a encore réalisé une diagonale, un jeune homme de 73 ans !

- Connais pas... Et ensuite ? soupire Gladys sans conviction.

- Ensuite... Bah, à quoi bon ! Il n'y a pas eu de majorettes mais des vaches (même que Lucas a glissé dans la bouse). Il n'y a pas eu de champagne à l'hôtel «sélect» mais des tréteaux garnis de produits du terroir que chacun mordait à pleines dents. Il n'y a pas eu de ministre... Mais trois braves dirigeants qui ont prononcé quelques mots simples que tout le monde a compris, ce qui n'est pas toujours le cas... Et puis il y a eu la coupe pour Maryse.

A ce moment là, l'assemblée se ré-intéresse à mon monologue, pensant à quelque exploit sportif de notre part. Quelques chose à pouvoir ensuite raconter à d'autres «amis» avides de snobisme à bon marché du genre «nos amis Machin ont gagné tel ou tel grand truc à vélo...».

Non, au risque de vous décevoir, nous n'avons rien gagné. Cette coupe, toute modeste, a été remise à Maryse parce que, paraît-il, elle était la féminine la plus éloignée... Ce qui n'était pas prouvé.

Ce que je pense surtout, à tort peut-être, c'est qu'on lui a remise parce qu'on sait que si nous avons été en vacances en Savoie, c'est à cause du rassemblement du col du Chérel que nous ne voulions pas manquer. Une façon de nous dire «merci». Notre façon à nous de leur dire «merci», c'est d'avoir mis le trophée en évidence et pour longtemps, afin de dire plus tard, bien plus tard : «Tu te souviens la bonne journée que nous avons passé parmi tous ces braves gens...». Voilà c'est tout simple !

A la fraîche, nous sommes redescendus avec quelques cyclos. Des gens de différentes régions qui n'ont pas tous le même accent mais qui parlent tous la même langue. Le temps trop court de prendre un apéritif en parlant du «Circuit des Aravis» qui nous attend demain et une poignée de mains bien sincère.

Jérôme, Gérard et leur épouse assez déçus par mon récit de vacances fort modestes à leur goût ne nous ont même pas demandé si nous avons pris des photos. Ils nous ont salué après que Marie-Chantal ait refait sa façade pendant plus de vingt minutes. Gladys s'est levée, ses cuisses pleines de cellulite violacée se sont décompressées. Gérard sec et blanc comme un poulet élevé aux hormones nous a serré la main avec cérémonie. Jérôme, la chemise explosant autour de son estomac dilaté nous a dit «bonsoir» en s'épongeant le front... Au sujet des photos, oui nous en avons pris ! Elles sont belles et riches en couleur. De plus, chaque personnage qui y figure est orné du plus beau joyau du monde : LE RIRE.

N.D.L.R. Les personnages de ce texte sont purement imaginaires. Toute ressemblance ne saurait donc être que PURE COINCIDENCE.

Robert BELLONI, Antibes (06)

ECHEC AU PORT D'AULA...

«Hé Ho ! ...» Par deux fois, sur une note haute et une plus basse, l'appel clamé par quatre voix masculines et une féminine s'envole dans l'air froid. Les pentes enneigées et l'atmosphère embrumée n'y font point écho.

«Et s'il ne nous entend pas ? ...» énonce Micheline, déjà inquiète à l'idée que l'un d'entre nous, tout seul en avant, risque de persister dans la folle entreprise.

Car c'est une folle entreprise. Jusqu'au col de Pause, à 1500 mètres, tout s'est à peu près bien passé. Certes, le mauvais temps précoce de ce début octobre n'a pas attiré beaucoup de randonneurs commingeois à l'annuel rendez-vous du Port d'Aula. On a beau être montagnard, aimer sacrifier à certains rites annuels, ne redouter ni l'altitude, ni les chemins raboteux, ni les grands vents ronflant sur les hautes crêtes de la frontière espagnole, le Port d'Aula, c'est quelques chose ...

Imaginez la barrière pyrénéenne ariégeoise, dans le haut pays de Couserans, au sud de St-Girons. Remontez le Salat jusqu'à Kerkabanac, laissez à votre gauche la route de Massat, chère aux randonneurs de Cerdère-Hendaye, suivez toujours le Salat, marquez une halte sous le clocher ajouré de Seix, suivez encore la salat par la petite route sinueuse et encaissée qui s'en va en pente douce vers le bout du monde de Salau.

Mais à l'entrée du hameau de Couflens, un pont à votre droite enjambe le torrent. A l'entrée du pont, un panneau vous indique : «Port d'Aula - 18 km». Vous y êtes ...Je veux dire, vous êtes à pied d'œuvre. Le pont sur le Salat est à 698 m. Le Port d'Aula s'ouvre sur l'Espagne à 2260 m. Au-delà de l'Aula, plus rien, si ce n'est l'herbe fine, drue et glissante des pâturages d'altitude, ce «chispet» piquant aux fesses et traître à la semelle qui fait, en été, plus de victimes parmi les promeneurs que les parois les plus cotées n'en provoquent chez les rochassiers. Et, sur le versant espagnol, très bas, invisible du col, dévale vers le lointain hameau d'Isil, puis vers Estérri de Anéu, la Noguera Pallaresa qui s'en va par les interminables «barrancos» et «gargantas» des sierras ibériques, jusqu'aux lointaines plaines de l'Ebre.

La route (ou le chemin) du Port d'Aula s'élève donc à partir de Couflens par une pente soutenue de 7 à 10 % environ. Goudronnée d'abord sur cinq kilomètres, elle revêt ensuite un aspect de plus en plus «naturel», le sol restant néanmoins parfaitement cyclable pour tout cyclotouriste normalement constitué. Aucune borne cependant, aucun panneau. Seuls, les lacets amplement tracés, un peu d'habitude, beaucoup de «pifomètre» et, à la rigueur, une lecture attentive de l'I.G.N. au 100/000ème n°71 (St-Gaudens - Andorre) vous situent dans l'espace.

Après huit kilomètres d'effort continu, on atteint un col intermédiaire au nom prometteur : c'est le col de Pause, à 1527 mètres, vous assure la Michelin86-pli 3. Ce que ne vous dit pas la Michelin, c'est que, du col de Pause, se découvre à bout portant la très impressionnante face Nord -Est du Mont Vallier, le géant ariégeois. Bien sûr, ce n'est pas le versant de la Brenta du Mont-Blanc et le col de Pause n'est pas celui de l'Innominata. Il n'empêche que le décor révélé à chaque coup de pédale, lorsque vous grignotez les derniers hectomètres menant à ce col, vous paie au centuple de vos efforts premiers et vous met en appétit pour la suite.

De l'appétit, il en faut. Le sol est plus rugueux, les cailloux plus nombreux et très instables, les ornières plus profondes. Par contre, malgré des lacets très nombreux et de plus en plus serrés ou peut-être grâce à eux, la pente moyenne est moins rude que dans la première partie de la montée. Et puis, quoi...! On ne vient pas au Port d'Aula pour y «faire un chrono». Des pneus de section raisonnable (ah, les 650 de Godefroy et de bien d'autres ! Quels triomphes ont-ils connus en ces lieux ! De vrais petits braquets, une sage cadence de marcheur adaptée au pédalage et ça passe. Ça passe même très bien jusqu'au bref replat qui longe le merveilleux petit lac d'Areau. A cet endroit, vous êtes à 1886 m. Les derniers arbustes rabougris sont loin derrière. Ici, c'est l'herbe rase et la caillasse, les derniers névés en début d'été, les premières blancheurs en

début d'automne. Et les lacets s'empilent toujours, très pentus à nouveau; le sol se fait assez inconfortable pur justifier, çà et là, un peu de marche, encore que les habitués parviennent à rester en selle jusqu'au sommet. Il est vrai qu'aux approches du col, lorsque le chemin s'engage dans le sombre vallon terminal qui y mène, les grands vents du sud qui soufflent parfois en ces lieux prennent une telle force qu'ils peuvent fort bien vous désarçonner, comme plusieurs cyclos commingeois en ont fait l'expérience...

Enfin, après le dernier lacet à gauche, plus pentu, plus cahoteux, plus teigneux que ses innombrables prédécesseurs, vous parvenez à la crête sommitale. Une simple borne frontière, le hullement du vent, le claquement des anoraks enfilés à la hâte, l'éclair d'un garde-boue, quelques cris de choucas nichés dans les rochers alentour. C'est le Port d'Aula. Sans doute sera-t-il longtemps ainsi. Tracé et inauguré, sur le versant français, en 1962, les choses en sont restées, depuis, au même point, car rien n'est venu d'Espagne !

Chaque hiver, un peu plus la chaussée se ravine, les talus se délitent. Peut-être est-ce mieux ainsi. Au fond, pour les cyclos, les vrais cyclos, mieux vaut un mauvais chemin négocié lentement, dans le calme et la quasi-solitude, qu'une vraie route «internationale» et ses facilités. Ainsi l'espère Godefroy qui vint en ces lieux, pour la première fois alors que le chemin n'arrivait pas encore tout à fait au col. C'était par une de ces royales journées d'octobre où l'été indien fait flamboyer les Pyrénées. Pour Godefroy, sous ce ciel serein, ce fut un coup de foudre ! Et depuis, chaque année, au début d'octobre, une escouade commingeoise monte au Port d'Aula.

Chaque année ? Non, pas cette fois-ci. Dans la neige précoce qui recouvre les lacets dominant le col de Pause, la petite troupe transie s'est enlisée.

«Hé ho !»... Cette fois, l'homme de tête a répondu. Lui aussi a renoncé. On distingue, à travers les flocons et la brume, son anorak rouge. Il redescend vers ses camarades. Accroupie devant son vélo capucine, Micheline, avec une pierre pointue, racle son pneu avant qui a bourré la neige sous le garde-boue. Godefroy, la goutte au nez, renifle avec philosophie. La troupe est au complet. Casquettes et capuches rabattues sur les fronts plissés, doigts un peu gourds sur les freins, zigzagant au ralenti de lacet en lacet, les commingeois regagnent la vallée.

Le Port d'Aula, ce sera pour l'année prochaine.

Pierre ROQUES
Gourdan-Polignan (31)

BALADE DANS LE HOGGAR

Tout a commencé au mois de novembre, l'an dernier, lors d'une méharée dans le Hoggar : en voyant la piste automobile, je pensais « : mais un vélo peut, peut-être, rouler sur cette piste, au milieu de ce splendide paysage lunaire ». Rentré de vacances, l'idée allait se développer : achat de cartes, adaptation de la bicyclette à une randonnée saharienne sur pistes, prise de renseignements auprès de personnes connaissant le Hoggar.

Pourquoi cette randonnée insolite me tenait-elle tant à cœur ? J'aime la montagne à pied, à ski, à bicyclette. J'aime le vélo particulièrement en montagne. En Algérie j'ai découvert et aimé le désert. Alors pourquoi ne pas réunir désert, montagne, bicyclette lors d'un raid cycliste dans le Hoggar ? L'idée est séduisante mais est-ce possible ? Peut-on rouler sur des pistes en tôle ondulée et sablonneuse ? Et l'eau ? Autant de questions auxquelles il fallait trouver réponse, donc essayer et oser.

Ainsi, un an après, je me trouve à vélo, lourdement chargé, sur la route transsaharienne, à quelques kilomètres de Tamanrasset. Je brûle d'impatience car le grand test est pour aujourd'hui. Je franchis un barrage policier et pénètre dans la ville sous le regard étonné des habitants. Je cherche une épicerie, achète le complément de nourriture, remplis mes jerricans et déjeune dans une gargote.

Il est 14 heures. Il est 14 heures lorsque je demande à un touareg la piste de l'Assekrem : à la sortie de la ville, une multitude de pistes s'éloignent vers les cimes de l'Atakor. J'ai le trac. Déjà ce matin, j'ai quitté le bitume pour essayer de rouler sur le terrain vierge. Bof ! Je suis maintenant sur la bonne piste. Que de sable ! Que de tôle ondulée ! Je dois rouler au pas ou pousser le vélo. Les porte-bagages souffrent énormément sous le poids des sacoches qui doivent suivre les ondulations de la tôle. Triste début ! Je me fatigue. Mais le pic volcanique de l'Iharen se rapproche. Les premières «Land-Rover» me dépassent en soulevant un nuage de poussière. Une piste prend à droite, vers la source Chapuis (chez Jojo). Pour éviter la tôle qui me surprend très désagréablement, je fais du «hors piste». Le terrain est plat, la sable assez grossier supporte le poids de l'ensemble. Je peux enfin rouler vite : j'enroule le plateau de 40. C'est l'aisance, l'euphorie, je roule entre des touffes de plantes, j'évite les pierres. A la source, je change l'eau de Tam contre de l'eau pétillante. Riche de cette cargaison, je regagne la piste principale. Première crevaison ! Il se fait tard, la chambre à air changée, je gonfle. Mais je recrève. Dans ma précipitation, je viens de me faire avoir comme un débutant : une épine de 2 cm est fichée dans le pneu. Il fait nuit lorsque j'arrive à un endroit de bivouac, les gueltas d'Imlaoulaouène.

Désagréable surprise : je ne suis pas seul.

Un camion de touristes anglais et bien d'autres vont organiser une belle foire. Zut ! Pas ici. Enervé, je fais le bilan de la demi-journée et je suppute mes chances d'arriver à l'Assekrem.

Dès les premières lueurs du jour, je sors de mon duvet. Surprise, il ne fait pas froid du tout. Le départ est vite donné. Je veux savoir si je peux faire plus de kilomètres que des piétons. J'attaque de fortes rampes. C'est dur mais le triple plateau permet de me hisser en haut des cinq bassins superposés de cette guelta. La piste est moins sablonneuse mais la tôle est toujours présente. Nouvelles épines, nouvelles crevaisons. Maintenant le paysage m'est inconnu. De nouveaux pics volcaniques, très jolis et très impressionnants m'encerclent. Il fait très chaud !

Je suis enfin seul. Je dois mettre mon chèche et mes lunettes. Je siphonne de nouveau mes jerricans pour remplir mes bidons. Les hectomètres défilent lentement à mon compteur. Je prends confiance en moi. Bientôt approche la montée sur le plateau d'Akarakar. Sur cette surface plane, longue de 20 kilomètres où ne poussent apparemment que des cailloux noirs, se détache la silhouette large et rectangulaire de l'Akarakar. Pas question de hors-piste sur ce champ de cailloux. On repère aisément les lits sinueux, très verdoyants, des oueds. Il y a plu un peu le mois dernier et cela a permis à une végétation latente de verdoyer et se développer. Ce vert ici, sur ce plateau du Sahara, est quelque chose d'extraordinaire. Ensuite suivent

des vallonnements. Le vent se lève. Le ciel est voilé. Il fait frais, je dois me couvrir. Trois véhicules tout-terrain me croisent et me doublent. Quelques signes sont échangés. Le paysage change, les sommets sont plus nombreux et plus hauts. C'est le cœur de l'Atakor (dont l'Oul, sommet très arrondi, fait partie. En tamahaq : Oul = cœur). Une forte descente (14 %) une bifurcation, deux kilomètres, à droite les gueltas d'Afilal. Quelques véhicules, quelques touristes. De la verdure, des arbres, de l'eau.

J'observe mes premiers poissons des gueltas : les barbeaux du désert (*barbus dersiti*). En prenant de l'eau, en amont des «marmites de géants», j'ai la surprise de voir surgir au-dessus de moi une silhouette noire. Après quelques hésitations, je l'identifie à une jeune et ravissante Targuia. Je lui serre la main qu'elle me tend. Elle me parle en tamahaq mais je ne comprends pas. Au bout d'un moment, nous nous quittons. De retour à ma bicyclette, ne voulant pas bivouaquer près de ces véhicules puants et bruyants, je décide de m'avancer vers l'Assekrem, distant de 21 kilomètres. Sur la piste, je revois la jeune femme avec un âne transportant du bois. Je lui fais signe. Sans aucune hésitation, elle me rejoint pieds nus à travers le champ de cailloux. Elle me demande à manger. Je lui donne des biscuits. Elle paraît contente, elle sourit et bavarde. La vue de ma bicyclette l'inquiète un peu. Je suppose qu'elle ne connaît pas cet engin. Elle me quitte pour récupérer son animal qui a poursuivi son chemin avec son chargement. Cette brève et insolite rencontre est malheureusement terminée. Plus tard, je découvrirai que le campement le plus proche est à plus de dix kilomètres. A partir de ce moment, le vélo devient un accessoire pour découvrir le Hoggar, ses paysages, ses habitants, sa flore et sa faune. Un autre campement : un homme, avec un petit garçon, me fait signe. Nous bavardons en français; il me demande à manger pour son bébé à moitié nu. Il est touareg, avec ses traits fins qui se dessinent sous son chèche lui voilant le visage. En cette fin d'après-midi, je rencontrerai beaucoup de gens.

Le relief devient plus tourmenté, la piste présente de fortes rampes. Je dois pousser mon chargement. La nuit tombe, je ne veux plus aller coucher au refuge de l'Assekrem. Je bivouaquerai dans ce splendide décor sauvage, purement minéral, à 2400 mètres d'altitude, au milieu des cimes célèbres tels que le Saouïnan, les Teroutag, le Tigamaïn.

Le lendemain matin, quelques gouttes de pluie me surprennent dans les fortes pentes (18 %) du col de l'Assekrem. Arrivé à 2600 m, le vent souffle très fort au col. Je me précipite dans le refuge et prends un petit déjeuner copieux (avec du beurre SVP !). Après le déjeuner, le vélo considérablement allégé, je ne résiste pas à la joie de parcourir les vingt kilomètres de pistes qui mènent à l'Illamane, «l'une des plus belles sommités de la terre» sera pour moi synonyme de liberté, de paix, de solitude, d'éternité...

Un paysage de montagne se déploie en éventail devant moi, de crête en crête jusqu'à l'infini. Des cimes irrationnelles se dressent vers le ciel. La rotation quotidienne du soleil déroule un cortège spatial de couleurs changeantes et irréelles : c'est l'Atakor.

Aujourd'hui, je me suis levé tôt pour assister au lever du soleil sur le plateau de l'Assekrem, près de l'ermilage du Père de Foucault. Hier, Jean-Marie, frère de Foucault, m'a indiqué l'emplacement de peintures et gravures de Tikemtine et nous avons beaucoup parlé de toponymie.

J'enfourche mon vélo pour me rapprocher du site des peintures. A l'endroit où il est impossible de poursuivre à bicyclette, je rencontre un campement de touaregs où je suis invité à boire les trois verres rituels de thé. En poursuivant mon chemin à pied, un jerrycan à la main, je trouve ces peintures dans un paysage tassilien. Quelques autruches, girafes et bovidés sont gravés sur des pierres voisines.

Je veux poursuivre mon périple. Je choisis de ne pas rentrer à Tam et d'aller vers les villages qui bordent au nord le haut massif montagneux de l'Atakor. Une piste difficile m'a été promise. Après avoir quitté la «piste de l'Assekrem» en direction d'Hirafok, des portions de pistes plates succédant à de fortes descentes me permettent des pointes de vitesse de 20 kilomètres/heure mais localement les traversées d'oueds sont

déliçates, le cycliste se joue de ces difficultés qui peuvent arrêter certaines automobiles. Je visite le cratère d'Imadouzene, des colonnes juxtaposées, hautes de quelques dizaines de mètres de roches arrondies, forment un enclos circulaire. Je franchis le col Téhé n'Téghatimt pour ensuite descendre en lacets serrés sur une région plate. Une surprise : un jeune garçon, seul, garde un troupeau de chèvres au milieu de cette immensité désertique. Un bout de piste, à gauche, mène à la guelta d'Issakarassène. Enfin une guelta pour moi tout seul ! Je vais pouvoir y manger, m'y laver. Le manège des barbeaux me distrait. Je dévale l'oued Issakarassène. Ah ! Du gazon ! Des fleurs ! Plus je descends, plus la vie se manifeste, beaucoup d'eau courante, d'arbres, de hautes herbes aquatiques, des papillons, des parfums, des barbeaux énormes (20 cm). L'oued, véritable artère de vie, s'enfonce dans un canyon taillé dans des orgues basaltiques. Au-dessus, le plateau est un désert de pierres. Ce Sahara cache dans un écrin cet oasis. Quelle violence dans le contraste et le paradoxe !

D'où vient cette eau ? Où va-t-elle ?

Pourquoi suis-je seul à jouir de ce spectacle ? Personne ne peut savoir où je me trouve en ce moment. Personne ne peut partager, ni comprendre mes sentiments. Quand je pense au temps qu'il m'a fallu pour arriver jusqu'ici, cela me rappelle la solitude merveilleuse où je me trouve. J'ai souhaité cette solution mais elle est accablante.

La nuit tombe, la lune se lève, je ne verrai pas la fin de l'oued car je dois revenir au bivouac. Je ne pensais pas passer l'après-midi et la nuit ici mais l'endroit est si agréable... En pensant à cette journée de rêve, je tombe dans les bras de Morphée, prenant les traits d'une jeune targuia...

Pendant la nuit, je suis réveillé par des bruits de pas humains. Figé dans mon duvet, je crains le pire... Les pas approchent... Un bruit de broutement résonne à mon oreille. Ouf ! C'est un ami. Je partagerai donc l'herbe avec deux ânes sauvages.

Après le col Téhé n'Sieri, je découvre la plaine, jaune de sable, séparant l'Atakor de la Tefedest. Je suis content d'arriver dans le petit village d'Hirafok. Dès mon arrivée, des enfants m'entourent et me questionnent avec quelques mots de français appris à l'école. Les gens m'invitent à manger et à rester chez eux quelques jours. Mais je veux continuer vers Ideles. Il fait chaud. Le plein d'eau fait, je pars vers l'est où l'horizon est déchiré par les montagnes. J'irai voir quelques gravures au bord de la piste. En traversant un nouveau champ de pierres, le soleil dans le dos, les cailloux éclairés devant moi sont bruns jaunes. Derrière moi, ils deviennent noirs : ce jeu de lumière est spectaculaire mais intrigant.

Je suis aux prises, sur ce trajet de plaine, avec une nouvelle découverte à mettre dans l'encyclopédie de la difficulté pour cyclotouriste. Ce summum est la tôle ondulée sur sable. La tôle ne permet pas au cycliste de rouler vite. Le matériel souffre énormément des ondulations forcées de la piste. Alors, la voie la moins pénible est celle où l'amplitude des vagues est moindre (souvent sur les cotés ou au milieu). Si c'est possible, on sort de la piste. Mais lorsque le sable est mou, sur la piste comme en dehors, au bout de quelques décimètres, les pneus s'enfoncent irrémédiablement dans le sol jusqu'à immobilisation du vélo, après quelques embardées. Alors, il faut descendre de l'engin, le pousser, le soulever. Si, un peu prétentieux, on remonte sur le vélo, ce n'est que pour quelques décimètres. Alors, il faut pousser, faire sa tranchée dans le sable. Au bout de quelques heures, on peut espérer avoir parcouru quelques kilomètres et être épuisé. Avec un peu d'expérience, on peut éviter le pire. Pour cela, alléger la bicyclette de l'avant, mettre des pneus énormes que l'on dégonfle. Ensuite, se faire léger, rouler en terrain absolument vierge en évitant les coups de guidon, mettre un petit développement et ne pas s'arrêter. Ça roule assez bien et la sensation de conduite est très particulière. Certaines fois, la piste fait plusieurs kilomètres de large et, pour éviter les traces des automobiles, il faut les couper et «tirer des bords» comme en voile.

En général, sur piste, tout en roulant, il faut repérer la meilleure voie à suivre. Pour cela, les yeux semblent doués d'un prolongement tactile, analysant le relief de la piste. Ils fouillent le terrain, mesurent la grosseur des cailloux, l'amplitude de la tôle, évaluent la qualité du sable, la longueur du passage difficile, le pourcentage de la pente, comme si les pneus étaient déjà en action.

Je passerai presque une journée à Ideles, en mangeant, en buvant du thé chez les habitants, à visiter l'oasis véritable jardin d'Eden. Le Taderaz, montagne sortant comme un iceberg de cette plaine, veille sur le village. Pour moi, Ideles marque la fin de la découverte. Il faut rentrer par le chemin le plus court : Hirafok, In Amguel et le goudron de la «Trans».

La nuit à Hirafok me laisse un souvenir extraordinaire : une fête organisée au village. Sur la place du village, les femmes, en cercle, tapent, en rythme des mains en chantant. Leurs visages au clair de lune, leurs voix et leurs cris gutturaux resteront à jamais gravés dans ma mémoire. Au centre, les hommes voilés dansent en frappant le sol poussiéreux de leurs pieds nus et en tapant dans leurs mains. Une femme rentre en transe et se met à danser. La fête prendra fin lorsqu'elle sera tombée trois fois.

Le lendemain, en guise d'adieu, j'aurai droit à un spectacle rare et gracieux, deux frêles gazelles m'accompagneront pendant un quart d'heure à environ 50 mètres de moi, en s'amusant, en bondissant et en s'arrêtant comme pour m'attendre.

Au bout de 70 kilomètres de piste, j'atteindrai le bitume avec joie et regret. J'avais oublié que la route était si monotone.

Voilà mes vacances de novembre sont terminées : neuf jours de balade, 400 kilomètres de piste, sept cols. On peut faire de la randonnée à bicyclette dans le Hoggar sans souffrir. Les souvenirs ne sont pas altérés par de gros ennuis mécaniques. J'étais partie un peu pour faire du vélo mais je me suis très vite aperçu qu'il ne doit rester qu'un merveilleux accessoire de découverte, très souple, laissant à l'utilisateur sa liberté et facilitant les contacts avec la population locale. A quand la prochaine balade ?

Serge HILT
Boumergues (Algérie)

Hoggar : Massif cristallin, volcanique du Sahara central (Algérie), situé sur le tropique du Cancer. En son centre, se trouve la région la plus élevée : l'Atakor. Les touaregs en sont les habitants les plus célèbres.

Targuia : Femme targuie.

Chèche : Coiffure d'homme faite d'une longue bande d'étoffe enroulée autour de la tête. Chez les touarages, il leur voile le visage.

Guelta (nom arabe) : Mare, réservoir naturel d'eau, pouvant être taillé dans la roche, récoltant les eaux de ruissellement. Elles sont permanentes ou temporaires. Elles peuvent renfermer des poissons (barbeaux). En tamahaq, langue des touaregs, cette mare est appelée aguelman.

Téhé : Col en tamahaq.

BALADE EN PAYS BASQUE

Pour qui n'a pas parcouru ses chemins perdus, pentus et rocaillieux, le Pays Basque se résume à des images quasi-féeriques où, tour à tour, la montagne dénudée et granitique contraste avec la sylve et les vallées profondes des Pyrénées Occidentales aux cimes peu élevées. Une montagne qui recèle toujours des bruits, des chuchotements, des odeurs, des senteurs, des voix, dans laquelle les cyclotouristes, ivres de la nature, y trouvent leurs joies mais aussi leurs peines en escaladant les difficultés successives des cols euskariens aux pourcentages ahurissants.

Pour Henri et Roger, c'est la deuxième journée passée sur leur petite reine, à l'ombre des vols de palombes, des frontons et des chisteras, afin d'effectuer une randonnée permanente dans la province basque de la Soule, avec pour point de départ Tardets-Sorholus, petite bourgade bien connue des cyclo-montagnards¹.

Sur l'itinéraire, beaucoup de cols et de grimpées judicieusement choisis pour leurs difficultés dans une contrée agreste, sauvage où le touriste entre en pleine nature. C'est un contact direct avec la beauté des sites, la rigueur et la sévérité de la pente. Nous pédalons sur les entiers que Pierre Loti fit naguère emprunter à Ramuncho. Ce sont des passages presque perdus, des sentes juste goudronnées, à peine mentionnées sur les cartes routières par de petits tirets.

Pour nous, voisins de cette contrée, les difficultés sont multiples puisque, outre celles géographiques (abrupt des pentes), nous ne comprenons pas le dialecte des autochtones tandis que nous avons du mal à prononcer et à retenir les noms des cols que nous franchissons.

Après la vallée du Sorkachegy, nous escaladons les dures rampes du col d'Orgambideska où votre serviteur peine énormément. C'est le «coup de pompe» mais aussi le «coup de foudre» car le décor basque est beau et serein, mystérieux et souriant mais combien charmant et prenant. Henri lui, tel un écureuil, s'est envolé et je sais qu'il m'attend dans le très beau complexe de la forêt d'Iraty où il est arrivé en chantonnant.

Ce sont les touristes qui le disent. Il est vrai que mon ami est un grimpeur né. On ne s'improvise pas grimpeur. On le devient si les dieux du sport daignent vous faire signe. Pour Henri, ce signe est venu.

A Behorleguy, après le contrôle chez Monsieur le Maire (qui se prépare à marier sa fille en ce jour), nous repartons pour la dure ascension du col de Landerre. Mon compagnon grimpe devant moi. Son coup de pédale est lesté, léger, souple, aérien. Ses muscles saillants et seyants, fuselés et longiligne, mettent ses jambes en évidence. Le buste altier, l'allure fière mais très aisée, le sourire et la joie sur le visage, mon ami cyclo ne pousse pas sur les manivelles. Pourtant, il gravit allègrement la pente très raide. Même avec son 30 X 30, à plus d 18 %, il enrôle avec de la grâce dans les mouvements.

Sa voix me rappelle brusquement à la réalité et ma rêverie s'efface. En extase, je ne sentais plus mes efforts car mon copain, qui ne veut plus me distancer, parle et raconte des anecdotes vélocipédiques.

Jusqu'à ce jour de 1978, je n'avais jamais éprouvé autant d'admiration, autant de joie de voir pédaler un cyclo que pourtant je connais depuis vieille date. Il aura fallu qu'un beau jour, je le décide à venir effectuer ce brevet de grimpeur².

Là, devant les difficultés des cols du Pays Basque, je me suis souvent posé une question. A savoir s'il existe, chez les cyclotouristes, une vraie race de grimpeurs ? Je l'ai bien constaté car notre «menu à la carte» était bien à «la sauce basquaise».

Inutile de rappeler que le Pays Basque est très beau, que nous avons été enchantés de notre séjour, que nous gardons d'excellents souvenirs dont certains sont gravés sur pellicule. D'ailleurs, à la demande d'Hen-

ri, nous reviendrons escalader les cols du pays de Ramuncho. Au fait, j'allais oublier de vous dire qu'Henri aura, à la parution de ces lignes, soixante quatorze printemps et, que depuis cette année, il vient d'entrer au club si cher à Jean Perdoux, je veux dire dans la Confrérie des Cents Cols.

Roger DUPUY
Lannemezan (65)

1 - Tardets est bien connu des cyclotouristes qui effectuent Bayonne-Luchon, puisque c'est un lieu de contrôle.

2 - Brevet de grimpeur Souletin organisé par l'U.C. Tardets-Sorholus.

COMMENT JE SUIS DEVENU CYCLOMULETIER

Mes débuts de cyclotouristes se sont passés d'une manière si banale si simple et ne possédant ni l'imagination, ni la verve d'un Jacques Faizant, je ne pense pas qu'ils puissent beaucoup intéresser les lecteurs de la revue des Cents Cols. Je préfère donc traiter d'une spécialité pour laquelle je me suis découvert des dispositions et un enthousiasme qui ne fait que grandir. Je suis donc cyclotouriste à part entière sur le plan général mais cyclomuletier en particulier et furieusement ! Et mon grand regret, c'est de n'avoir pas la plume à la hauteur de mes convictions pour transmettre aux collègues ce virus exaltant. Je suis, à ce sujet, heureux de remarquer, dans notre revue, une affluence croissante de récits «hors des chemins battus». Ils sont le fait de ceux qui en ont assez des routes encombrées et dangereuses, des brevets et autres «épreuves» plus ou moins sportives et réglementées, qui sont la négation même du cyclotourisme libre et indépendant. Quand je suis seul sur le sentier, la même incertitude m'étreint : je suis à la merci des mêmes dangers que l'animal dans la nature : le brouillard, l'orage, la trace emportée, la nuit qui vient trop vite ... et d'autres encore. Mais ces difficultés que j'ai choisies délibérément d'affronter, de surmonter, sont un des apanages du tourisme à bicyclette et je souhaite que tous les cyclos dignes de ce nom soient tentés et s'évadent ainsi du troupeau grégaire de la société actuelle.

Mais je reviens à mon sujet. Mélangez un rien d'obstination, un brin de penchant pour l'insolite, un soupçon d'amour de l'aventure, une forte dose de goût de l'effort solitaire. Liez le tout avec une bonne sauce de passion de la montagne, relevée d'un bouquet d'enthousiasme... Si on en fait de cette pâte là, ne plus attendre pour goûter aux joies supérieures de la «cyclomuletade».

En ce qui me concerne, ça m'a pris en 1953. Partir pour passer le col de l'Iseran ou celui du Galibier, remonter simplement la vallée de la Tarentaise parmi le flot des motorisés, me parut fort ennuyeux et conformiste au possible. Alors pourquoi ne pas plutôt traverser le massif du Beaufortain dans le calme et l'immensité des alpages. L'occasion de quelques kilomètres de route manquants fut trop belle pour ne pas servir de prétexte à un coup d'essai, qu'il serait prétentieux de qualifier de coup de maître.

Une demi-heure de descente à pied, le vélo à la main, du col de Cormet de Roseland au village des Chapeux, rien qu'un semi-chemin muletier fut suffisant et je fus conquis par l'attrait de cette formule alliant la marche à vélo à la marche à pied, qui permettait d'infinies combinaisons d'itinéraires, alliant le coté pratique à tous les autres avantages plus subjectifs que devait en retirer ma nature de cyclotouriste, dit «contemplatif».

Depuis cette «première», des dizaines d'autres cols non carrossables ont été marqués des empreintes de mes roues de vélo et de mes souliers. A chacun d'eux se rattachent des souvenirs particuliers qui sont toujours en mémoire. Ici l'accueil éberlué d'une bande de jeunes hollandaises exubérantes, dans la neige jusqu'au genoux. Là, celui, plus discret, de deux chamois peu farouches, tel col franchi dans une ouate épaisse et angoissante, tel autre qui m'a vu bivouaquer en pleine crête, entre brume et étoiles. En descendant, celui-là, j'ai dû me faire tout petit en traversant un alpage peuplé de taureaux, à l'œil aussi sombre que le pelage; ailleurs, le torrent grondant sous un simple rail tordu, jeté au-dessus en guise de passerelle improvisée... Et que sais-je encore...! C'est d'ailleurs tout cet ensemble qui fait qu'on aime ce genre d'aventures dont aucune, finalement, ne déçoit. Mieux, ce sont les plus, je dirais, contraignantes, qui laissent les plus exaltants souvenirs, à la manière de ces parents qui portent une affection particulière à leurs enfants les plus difficiles.

Certains pourront me faire remarquer que, puisque je manifeste un pareil goût pour la marche à pied, je suis bien stupide de m'encombrer d'un vélo. Certes, si j'en faisais une exclusivité, ceux-là n'auraient pas tort mais, ce que j'appelle la cyclomuletade est affaire d'opportunité, d'occasion. La marche se pratique dans le cadre de la randonnée cyclotouristique en montagne et valable, là seulement dans le cadre du cyclotourisme en général. Par ailleurs, il est évident que plus on connaît de cols routiers, plus on est attiré par les autres, à moins de préférer la certaine sécurité des premiers à l'imprévu des seconds. Mais que diable

! Un peu d'audace. Qu'on essaie une fois et qu'on me dise si la joie, l'euphorie même, d'avoir atteint le but recherché ne vaut pas la petite appréhension ressentie au moment où l'on doit mettre pied à terre, là où finit la route, là où commence le sentier, l'inconnu. Redescendant de l'autre côté, la fin des peines en vue, je peux jurer que plus d'une fois il arrivera de se retourner à différentes reprises pour contempler avec une petite pointe d'orgueil, les difficultés qu'il a fallu surmonter. En faire l'essai et on sera pris au piège, au jeu de l'aventure... et on y reviendra.

Si le terme d'aventure, pour certains, peut paraître excessif, je pense toutefois que mes confrères en cyclo-muletier, eux, savent de quoi je parle. L'aventure, en notre temps où l'imprévu n'a plus de place, où la vie de chacun se déroule entre les limites fixées, à un rythme immuable, n'est plus offerte qu'en de très rares occasions, à ceux qui la recherche. Dans notre domaine à nous, cyclos, les sentiers de montagne en sont le dernier refuge... Qu'on y aille !

Michel PERRODIN
Talant (21)

LA CORSE ET SES COLS

Premier contact avec la Corse, le soir du 26 août, sur le «Napoléon», doublant les îles Sanguinaires et pénétrant dans le golfe d'Ajaccio. Le projet des 19 jours qui vont suivre : l'intégrale des cols corses... Mais quel travail pour établir un itinéraire qui tente de résoudre toutes ces contraintes : temps limité, faire tous les cols routiers, éviter des journées trop longues qui ôtent au tourisme à bicyclette tout l'agrément de la flânerie, trouver un hôtel chaque soir, ne pas refaire les mêmes routes, visiter tous les sites touristiques et tous les B.P.F..

Enfin, au prix de 2000 kilomètres et 4000 mètres de dénivellée, on rajoute 157 cols routiers à sa collection. Un bon tiers ne donne aucun mal, même avec 10 kilos de bagages et, en dehors de Bavella, Vizzavona, Battaglia et Sorba, plus quelques autres, le pourcentage est «de promenade». Restent les routes, quelles qu'elles soient, nationales ou vicinales, passant d'un extrême à l'autre, merveilleusement lisses une fois refaites ou... les mots manquent pour décrire une telle horreur faite d'un rapiéçage continu de revêtements de toutes compositions (souvent six couleurs différentes), tous à des hauteurs différentes et où prolifèrent les trous de toutes tailles, artistement disposés, emboîtés, semés de cailloux quand ils ne sont pas remplis d'eau ou de sable. Sur ce type de «route» (exemple : Pilla Canale - Sollarco - pli 17). La descente devient une vraie corvée et les prophètes du 650 opéreraient là des conversions par milliers à leur religion. Par ailleurs, les trous, les gouffres, naissent comme spontanément sur des routes neuves, d'autant plus redoutables qu'ils sont inattendus. Je ne parlerai même pas des routes en «travaux». Le cyclo apercevant le sinistre triangle jaune doit s'attendre à tout, l'absence momentanée de toute trace de revêtement étant courante. Il s'agit généralement de traverser quelque chose comme un champ labouré ou un reg saharien, en évitant les engins de chantier et les voitures arrêtées...

Tout de même, il y a énormément de belles routes et toujours tranquilles, à condition d'éviter la côte. Dans ce pays tourné vers l'intérieur, on rencontrera parfois des hommes jeunes en costume traditionnel, montés sur un âne, pour tout véhicule.

Dimanche 27 août : Départ d'Ajaccio vers le Nord. De la côte vers Porto, l'intérêt va grandissant, de col en col jusqu'à celui d'Osini (404 m) qui surplombe la mer et jusqu'au relief étonnant des Calanches. Nuit à Evisa, après une longue montée dans les gorges de Spelunca.

Lundi : Nous découvrons les immenses pins Laricio de la forêt d'Aitone, au matin. Le col de Salto, non revêtu, non signalé, qui était au programme de la journée, sera pour une prochaine visite ! En haut de Vergio (1464 m), le plus haut col routier de l'île, une troupe de cochons sommeille au soleil, attendant de profiter des pique-niques des visiteurs. Il faut monter à pied au nord du col pour apercevoir la curieuse montagne, Capo Taffonato, percée de part en part par l'érosion. Le Cinto est dans les nuages.

Dans la descente, nous nous arrêtons à Calacuccio, dans la vallée si pittoresque du Niolo. Découverte des merveilleuses galettes au fromage de brebis à la boulangerie.

Corte, vieille capitale, abritée par la majesté du Monté Cardo, un des plus hauts de l'île. Ville animée et sympathique.

Mardi - Mercredi : Bocognano - Bastelica - Sta Maria Siché - Que de détours... mais une mention spéciale au col de Tartavello (900 m) pour sa route exemplaire, calme, pittoresque et découverte d'un panorama admirable.

Jeudi : Nous longeons la côte au sud de Coti-Chiavari. Ici, comme partout, les promoteurs ont encore du travail pour transformer le maquis et les plages désertes en murs de béton.

N'oublions pas, entre deux cols, la station préhistorique de Filitosa qui présente un art mégalithique injustement mal connu : les statues-menhirs.

Vendredi : Journée idéale autour de Sartène - le col de Billia (491 m) offre une des plus belles vues de l'île, jusqu'aux aiguilles de Bavella, échine de monstre préhistorique.

Il a fallu renoncer à faire le col de Piavone (514 m - 3 km au sud de Sartène). La hache est conseillée au minimum...

Samedi : Bonifacio possède le col corse le plus agréable. A 32 mètres, le col St Roch surplombe la mer et l'on descend un escalier pour se baigner dans une eau presque tiède. Le Soulor ne peut pas en dire autant et certains membres du club présent à la RCP cette année (C. Carle, H. Bosc...) le regretteront avec moi ! Ajoutons que Bonifacio constitue une visite agréable et que cette petite ville est dotée d'un restaurant aux prix honnêtes (cf. guide 79). Vu la rareté de la chose, cela devait être signalé !

Dimanche : Choses plus sérieuses avec la montée à Zonza par le col de Bacino (808 m). Une chaleur un peu étouffante.

Lundi : Bavella, au soleil levant. C'est vraiment grandiose et la descente Est est raide ! On retrouve la civilisation des loisirs sur la côte et on remonte vers l'Ospedale, doublant deux marcheurs... poussant des vélos invraisemblablement chargés. Que retirent, par manque d'information, par désinvolture, ces deux jeunes allemands, du charme du cyclotourisme ? N'oublions pas, en extra, la Bocca di Mela (1100 m). Les deux cents derniers mètres sont fortement déconseillés aux boyaux.

Mardi : Ghisoni - Vezzani. Nous avons passé le défilé des Strettes sous un déluge bien méditerranéen. Heureusement, les corses sont rassurants : «... ça va s'arranger demain». C'est un des rares départements français où ce genre de prédiction se réalise !

Mercredi - Jeudi : Corte - Bustanico - Moïta - Piedicroce. Routes vertigineuses et étroites, en corniches successives au dessus de Tavignano. Les villages en schistes sont construits sur les méplats rocheux, le long d'une unique rue. Le jeudi soir, nous sommes en Castagniccia; elle rappelle les Cévennes, noyée sous les châtaigniers d'où émergent les très hauts clochers des églises pisanes, signalant les villages.

Vendredi : De Piedicroce à Bastia, c'est d'abord l'île de Monte-Cristo en vue depuis Prato (980 m). Le col de Teghie (930 m), proche d'un mauvais chemin empierré appelé pompeusement D37, est loin d'être revêtu et même cyclable, si ce n'est pour les amateurs d'épneux divers... Quant à la Bocca de Chercheroni, transformée des deux cotés en bauge à cochons (puisqu'on vous le dit), elle n'est pas cyclable du côté où l'on pense.

Samedi : Cap Corse et chaleur forte. Les délices des figues de barbarie - ainsi nommées pour leurs épines, hélas. Et l'admirable côte ouest, du haut de la grande corniche (Bocca di Minervio - 300 m).

Dimanche : Le défilé de Lancone est tristement noirdes cendres des feux de maquis tout récents. Conséquence de l'abandon progressif des terres... Bocca di Bigorno (885 m) : c'est caillouteux à souhait et dépay-sant. Paysage désertique mais plus bas l'admirable chapelle de San Michele (romane).

Nous regagnons St Florent tout en faisant provision de figues - civilisées celles là - sur les bords de la route.

Lundi : Grande chaleur pour le col de la Croix (513 m) avec sa curieuse gare - 150 m au dessus du village - Bocca Campana (844 m), puis montée très raide pour la Bocca de Battaglia où les cartes IGN et Michelin rivalisent de bêtises quant au dessin de la route !

Mardi - Mercredi : L'île Rousse, Calvi, puis la côte vers Porto et nous pique-niquons mercredi midi à la

Bocca Lenzana (130 m). Seuls pour admirer les porphyres rouges du golfe de Porto, les voitures ne pouvant se garer... vive le vélo !

Jeudi : Les derniers cols... et le bilan. Peut-on parler des corses, tantôt sympathiques, tantôt d'un accueil mercantile. Faut-il parler des paysages admirables dont la variété est à peu près unique sur une si petite surface. Faut-il regretter la côte parfois défigurée, les décharges d'ordures éparpillées dans toute l'île ? Faut-il préférer l'intérieur, plus traditionnel, la côte somptueuse ?

Bref... ! Allez donc voir vous aussi !

Philippe GIRAUDIN
Paris (75)

ALBINA DANS LES ALPES

- C'est pas pour dire ! dit Albina.

- Alors, ne le dites pas ! économisez votre souffle !

Ce qu'elle allait dire, nous le savons : ça monte ! Mais nous sommes dans les Alpes et l'instant n'est pas au truismes. Après de longues et délicieuses heures passées à imaginer l'itinéraire idéal sur les cartes au 200 000ème, après un sérieux examen des doubles et triples chevrons (sérieux, pour le plaisir mais sans illusion aucune : les chevrons Michelin sont de plus en plus souvent d'une modestie qui frise la provocation) et après avoir fermé les yeux et s'y être senti déjà, ouvrons les yeux : nous y sommes !

Partis de Grenoble avec Daniel et Huguette, nous avons décidé de consacrer huit jours de notre vie à gravir quelques sommets puisqu'aussi bien cette occupation est le piment de la randonnée comme celle-ci est le sel de la vie. Nous moulinons comme il se doit à nos âges...

- Hey ! Ça va pas, non ? dit Albina... En vrais philosophes de la bicyclette qui ont laissé derrière eux, avec quelques autres illusions, celle, particulièrement pernicieuse, que les montagnes s'escaladent avec 7 m 50.

Daniel, qui est basque, donc robuste et, par conséquent, peu porté sur la mignardise, a voulu, dans la côte de Laffrey, convaincre son dérailleur que la raison du plus fort est toujours la meilleure. Il a laissé son «26 dents» dans cette démonstration de dressage en férocité et maintenant, cette couronne violentée vit sa vie personnelle et entretient des rapports dépourvus d'aménité avec les maillons d'une chaîne qui a pourtant d'autres soucis.

Albina, qui pontifie volontiers, lui reproche de ne pas «débrayer» légèrement des jambes quand il change de vitesse mais Daniel lui envoie un de ses regards en coin style «laser» dont il se sert pour vulcaniser ses «rustines» quand il n'a pas de dissolution. Albina se le tient pour dit.

Laffrey ! Ses lacs ! La «prairie de la Rencontre» ! Bon ! ! C'est beau mais c'est triste ! Pas tellement Laffrey mais la route qui y mène. Pas tellement le 12% mais la file ininterrompue d'autos puantes, pestilentielles, dangereuses et fourrées, comme chaussons aux pommes, d'automanes hilares, que nous amusons beaucoup, on se demande pourquoi !

Les esprits pondérés me diront qu'on peut aussi bien monter à Laffrey par Séchillienne. Mais comme c'est précisément par-là que nous comptons en redescendre ce ne serait pas un itinéraire bien rationnel. Les même esprits pondérés e de surcroît réfléchis, me diront aussi qu'on peut vieillir paisiblement, entouré de l'affection des siens, sans être jamais monté à Laffrey par cette «nationale» calamiteuse. Mais nous sommes pris (et heureux de l'être) dans l'engrenage fatal du «Brevet des Provinces Françaises» et il faut bien payer le pris que coûtent ses vices.

- Bon ! dit Albina. Ca suffit avec Laffrey ! Déjà qu'il a fallu y grimper, on ne va pas parler que de ça non ? Si vous changiez un peu de plateau ?

Séchillienne, la vallée de la Romanche, Bourg-d'Oisans, la Rampe des...

- Stop ! dit Albina. Ca c'est la «Brevet Randonneur des Alpes» que vous nous contez !

C'est vrai. Nous virons à droite pour gagner Bourg-d'Arud où le calme hôtel du Château de la Muzelle est fort accueillant aux cyclistes. Devant y passer la nuit, nous y laissons (vaillants mais pas masochistes) le gros du bagage et commençons à monter à la Bérarde. La moulinette reprend de plus belle, sauf pour Huguette qui, curieusement, monte en danseuse en ayant l'air de peiner énormément.

- Vous passeriez votre plateau de montagne, au lieu de votre «50 dents», dit Albina, ça irait mieux !

Huguette est d'une nature distraite !

Les lacets, juste avant Saint-Christophe-en-Oisans, vous connaissez ? Non ? Bon ! Alors on vous en laisse la surprise.

- On n'aime pas, dit Albina, gâcher le plaisir de la découverte à nos petits camarades.

Le paysage et la route superbe qui conduisent ensuite à la Bérarde (faux-plat descendant et vent arrière, s'il vous plaît ! Youpee ! C'est nous les gros bras !) réconfortent nos cuisses éprouvées.

Beaucoup de touristes à la Bérarde et également, nous apprend Daniel qui est aussi montagnard, pas mal de «marchands de bretelles», expression qui désigne péjorativement les faux alpinistes qui se pavanent toute la journée bardés de cordes et de piolets, sans grimper jamais beaucoup plus haut que sur un tabouret de bar.

- Ne leur jetons pas le caillou, dit Albina. Nous avons aussi nos déguisés.

Après la nuit à Bourg-d'Arud, le Lautaret...

- Je vous disais bien qu'on recommence la B.R.A., dit Albina. C'est un type à idées fixes !

...Le Lautaret et plongée sur Briançon où nous nous délestons derechef du plus lourd des sacoches pour un aller et retour dans l'après-midi sur Vallouise, parcours dont notre hôtelier (à qui nous ne demandons rien) nous garantit qu'il est plat comme la main, ce qui est exact, à ceci près qu'un petit col de quatre kilomètres (dans chaque sens !) l'agrémente en son milieu. Mais il est bien connu que la pente, pour les automobilistes, ne commence que lorsqu'ils passent la première.

- Et puis ne vous plaigniez pas de la petite col, dit Albina. D'abord parce que les Alpes c'est une idée à vous et puis que, de là-haut, on avait sur la vallée une vue somptuaire !

- «... tueuse !»

- Tueur vous-même ! Vous ne m'avez même pas attendue en haut de la petite col !

Pour être basement matérialiste, il faut bien reconnaître que le dîner qui suit la longue étape est l'un des moments privilégiés de la vie du randonneur. C'est l'instant précieux où, après s'être retenu pour ne pas commander (en double) tous les plats de la carte, on s'entrepracontes la journée, les incidents, les bons et les mauvais moments, le type sur la route qui..., le cycliste que..., le gendarme dont..., le rayon de soleil sur la Meije..., le chien..., l'écureuil...

- Et moi, dit Huguette, qui, sans Albina, montais toute la Bérarde sur mon 50 dents !

- Et vous la descendiez sur un civet, avec le cœur en petits morceaux dans la sacoche, dit Albina.

- Sur une «civière» ! Albina.

- On n'a pas idée, dit Daniel. Etre sur son 50 dents et ne pas s'en apercevoir !

- Toi, le broyeur de roues libres, dit son épouse, je te conseille de parler !

- C'est vrai ça ! dit Albina. Vous savez que, si on les laissait faire, ils finiraient par nous donner des conseils,

sous prétexte qu'ils en savent plus que nous !

Un bon dîner, une bonne bière, les jambes allongées sous la table, une bonne pipe ! C'est la vraie vie !

C'est la vraie vie jusqu'au moment où, le lendemain à la sortie de Cervières, dans les premières rampes de l'Izoard, un chien jaillit de dessous une voiture en stationnement et me mord en pleine cuisse avant que j'aie pu me livrer aux manœuvres d'intimidation habituelles en pareil cas. Cela saigne abondamment et Cervières, tout charmant village qu'il soit, n'est pas précisément le lieu rêvé pour les premiers secours. Huguette a un antiseptique dont j'enduis la blessure, tandis qu'Albina, à plat ventre sur la route, interviewe le chien qui a repris sa faction sous la voiture. Elle nous assure, en se relevant, qu'il ne bave pas le moins du monde, qu'il a une tête très intelligente et même, qu'il remue la queue de façon tout à fait amicale, ce qui me reconforte énormément.

Et puis, mon Dieu ! Que faire d'autre en pareil cas ? Nous montons l'Izoard.

J'aime bien gravir l'Izoard. On a ses préférences. Parmi d'autres montagnes, j'aime le Ventoux, l'Aubisque, le Tourmalet, Restefonds. Je déteste Vars, Aspin, le Portet d'Aspet et, dans la région parisienne, la petite côte de Rennemoulins qui ne fait que 200 m de long mais qui m'inspire une invincible répulsion. On ne se refait pas !

- Dommage, soupira Albina.

A Château-Queyras, il y a l'hôtel du Centre, une cuisine excellente, un confort tout à fait acceptable et une canicule à décourager un tournesol. Ecroulés sous des parasols, nous attendons que le temps se rafraîchisse pour monter, vers la fin de l'après-midi, à Saint-Véran qui est la plus haute commune d'Europe, c'est connu. Cela constitue une grande « première » pour Albina, que j'ai toutes les peines du monde à empêcher d'aller planter le drapeau américain sur l'église.

A six heures du matin, la longue et douce descente sur Guillestre par les gorges du Guil est un tel délice, que, si je ne me retenais pas, je remonterais à Château-Queyras pour le plaisir d'en redescendre.

- Retenez-vous, dit Albina. Une délice par jour me suffit !

Dans le col de Vars, à quelques kilomètres de Guillestre, un orage d'une rare violence nous oblige à nous réfugier dans une grange et à y passer deux heures, sans même pouvoir allumer nos pipes, car la grange est pleine de foin et il ne serait pas raisonnable, vu le besoin que nous avons d'un abri, d'y mettre le feu ;

De quart d'heure en quart d'heure, la fermière ou son fils, d'ailleurs fort aimables, viennent discrètement voir si ces extravagants n'ont pas, par hasard, emprunté le tracteur pour finir l'ascension dans de meilleures conditions.

L'orage passé (mais pas la pluie !), nous moulinons en brasses coulées jusqu'à Sainte-Marie-du-Vars, où nous déjeunons avant d'effectuer la seconde montée de ce col imbécile qui s'affaisse en son milieu comme un matelas fatigué.

A Barcelonnette, nous tentons de faire réparer la roue libre de Daniel qui continue à produire des bruits apocalyptiques chaque fois qu'il change de vitesse. Mais l'unique vélociste du pays n'est pas le moins du monde coopératif. D'abord, il n'a pas 26 dents. « On n'a pas de 26 dents par ici ! Ça n'existe pas ! » Et puis même s'il avait un 26 dents il ne le changerait pas ! Il changerait toute la roue libre ! Où irions-nous s'il fallait se mettre à faire son métier et à changer couronne par couronne ? D'ailleurs, 26 dents ou pas, il ferme à 18 h. Il est 17 h 45. Alors, vous pensez comme il va se mettre à faire de la mécanique ! Non mais sans blague ? Il me dit même textuellement : « vous êtes tous pareils, vous les cyclos. Vous cassez vos machines et puis vous venez demander qu'on vous les répare ! ». Il est vrai que c'est là une bien grande prétention de notre part !

O ! Figuès, de Pau, vous qui avez jadis si aimablement consacré une heure de votre dîner à me rayonner une roue : où êtes-vous ?

- Il est à Pau, dit Albina. Aussi, qu'est-ce que vous venez faire dans les Alpes quand les bons veylowcists sont dans les Pyrénées ? Il faut être raisonnable !

La vie est mal faite !

Si mal faite, qu'une heure après, en descendant un escalier, je me précipite en courant dans une porte vitrée que je n'avais pas vue ! J'entends le cartilage de mon nez craquer et j'en garde, pendant toute la soirée, l'impression que je me promène avec un melon au milieu de la figure.

Avec le parachutisme sans parachute, le cyclisme sans bicyclette est l'un des sports les plus dangereux que je connaisse.

Albina tente une plaisanterie sur mon profil grec mais le regard que je lui lance par-dessus mon melon la convainc que l'heure n'est pas à la facétie.

La Cayolle. C'est amusant à grimper, la Cayolle. Surtout quand on s'arrête à Fours, sur le coup de 8 h, sous le frais ombrage, pour un petit casse-croûte à base de jambon de pays.

- On ne repartirait bien pas ! dit Albina pleine d'espoir.

On repart. Pas pur longtemps car la chaîne de Daniel qui, décidément, a pris en grippe cette couronne baladeuse, se coince d'une manière si définitive qu'il faut emprunter, à l'auberge, pas moins qu'un burin et un marteau (voilez-vous la face Daniel Rebour !) pour le remettre dans le droit chemin.

- Maintenant qu'il a réparé son veylow toute seule, dit Albina qui a de la culture, il va se prendre pour Saint Christophe à la Mairie de Campan.

A mon tour, je suis gagné par les ennuis mécaniques. Mon frein avant ne fonctionne plus que d'un côté, ce qui use mon patin gauche dans la journée, tandis que le droit reste intact. Il faudrait changer le ressort et le «vélociste» de Barcelonnette verrait certainement en moi un dangereux provocateur.

Nous atteignons enfin Annot où l'hôtel Grac est tout à fait recommandable à tous points de vue.

* * * * *

Grimper, aux premières heures du jour, d'Annot au col Saint-Michel est un plaisir délicat, sous la fraîcheur des arbres, dans l'air embaumé, déjà, des parfums méridionaux, avec le chant des oiseaux, le bruit des cigales, le ...

- Le z'oeuf au jambon ! dit Albina.

C'est ma foi vrai ! Au haut du col : hôtel Balp ! Des œufs au jambon inoubliables ! Courez-y ! Pour être franc, ces œufs au jambon ne sont ni pires ni meilleurs qu'ailleurs. Mais ce n'est pas à des cyclistes que je vais me mettre à expliquer la saveur des cuisines rustiques, à neuf heures du matin après avoir monté un col !

- Ce qu'il y a de bien avec vous deux, dit Huguette, c'est le côté poétique qui imprègne votre âme de randonneurs au long cours. Tout l'hiver vous nous vantez la beauté des sites et l'enrichissement intellectuel de la balade. Et, une fois sur votre vélo, vous ne pensez plus qu'à manger !

- Et qui c'est, dit Albina, qui a parlé la première du z'œuf au jambon, s'il vous plait ?

Huguette ne répond pas et va aider Daniel qui est en train de compter les dents de son 23 dents car c'est un homme qui commence à douter de tout.

La joie profonde du randonneur est indicible et difficilement explicable à qui n'est pas «du métier». Avancer par monts et par vaux, détaché de tout, avec tout son bien dans un sac de guidon, sentir tout son corps fonctionner comme une mécanique bien huilée et devenir un élément mouvant de la nature environnante dans le silence et la caresse du vent...

- La caresse du vent : mon z'œil ! dit Albina. C'est incroyable comme vous devenez toujours lyriques avec les difficultés ! De la pluie, du vent, une côte et vous vous mettez à bêler. Tiens ! Ca m'étonne que vous n'avez pas encore fait une tartine poétique sur la beauté primitive des chiens enragés !

Il faut maintenant attaquer Allos. Il est curieux de constater combien la «littérature» du Tour de France (pas le Tour de France randonneur, l'autre, le facile) a faussé les valeurs : Tourmalet ! Iseran ! Aubisque ! Allos ! Des «géants» qui font frémir d'avance et qu'on n'aborde pas, pour la première fois, sans appréhension.

Or, Allos, c'est...

- Du cake ! dit Albina.

- C'est plutôt facile. Tandis que dans la grande Mythologie, on ne parle jamais de raidillons infects, genre col Bayard ou côte de Laffrey...

- La voilà revenue, celle-là !

... qui sont dépourvus de tout intérêt et cassent bien mieux les reins qu'un Restefonds ou un Peyresourde d'inquiétante réputation. Allos, cela monte en pente douce jusqu'à la Foux d'Allos, pour se terminer par sept kilomètres de lacets acceptables et bien dessinés qui vous amènent frais et dispos au sommet...

- Où l'on peut manger des «pâtes faites à la maison» dans le refuge des Ponts et Chaussées ! dit Huguette.

Je n'ai pas encore bien démêlé ce que les Ponts et Chaussées ont à faire avec l'aimable famille qui fait de si bonne cuisine au sommet d'Allos mais, moi qui vitupère, d'ordinaire, cette administration si chère au cœur de notre ami Jacques Vicart, je fais ici amende honorable. Le refuge des Ponts et Chaussées du col d'Allos mérite le détour.

Nous dévalons sur le Lauzet, moi pratiquement sans frein avant, ce qui ôte du charme à l'entreprise et ajoute à la noble incertitude du sport.

La grimpée à Seyne-les-Alpes s'effectue sans histoire encore que sous une pluie fort humide. Je signale aux amateurs, qu'après le col Saint-Jean, il faut prendre à gauche la D207 qui est, certes, dans un état épouvantable mais offre l'avantage de rester sur la hauteur tandis que la N100, plus engageante, plonge dans la vallée pour remonter ensuite, ce qui est un exercice dénué d'intérêt, particulièrement sur une route nationale.

Non sans peine, le vélo de Daniel est enfin dépanné à Gap. Pas le mien mais je n'insiste pas. Nous sommes devenus, en ce qui concerne les velocistes, d'une modestie qui confine à l'humilité !

Gap, la N85, le col Bayard... passons !

- Passons si on peut ! dit Albina. Entre les camions, les motos, les caravanes, les automobiles, je me demande encore comment je suis passée.

- Enfin ! cela ne fait que quatorze kilomètres et il y a des moments où l'on ne peut éviter cette promiscuité déprimante. Il faut seulement faire attention à ce qui vient par derrière.

L'un de mes amis américains m'a envoyé un petit rétroviseur qui s'attache à la branche gauche des lunettes (correctrices ou de soleil). Cet instrument est comme les cale-pied : le premier quart d'heure, cela gêne et ensuite on ne peut plus s'en passer. On ne se retourne plus jamais. On voit tout derrière soi et très nettement. Les voitures qui arrivent, les copains qui décrochent, tout ! La vie du cycliste, j'en témoigne, est radicalement transformée par ce gadget de quelques grammes. Malheureusement, cela ne se trouve qu'en Amérique. Je tiens l'adresse du fabricant à la disposition de tout importateur désireux, non pas de faire fortune mais de rendre un signalé service à la gent pédalante. (J'ajoute que cela se pose et s'enlève en un tournemain, ce qui épargne l'ennui de faire par trop «bête curieuse» quand on utilise ses lunettes une fois descendu de vélo).

- La route de St-Etienne-en-Dévoluy ? me dit cet aimable habitant du village des Barraques. Il n'y a pas de route pour St-Etienne-en-Dévoluy par ici ! Puis il prend un air finaud et me lance comme une bonne plaisanterie : A moins que vous ne passiez par le col du Noyer !

- Justement, dit Daniel, nous passons par le col du Noyer.

- A vélo ?

- Naturellement , à veylow ! dit Albina. On vient de faire, sans respirer, Laffrey, La Bélarde, Le Lautaret, Valloise, l'Izoard, St-Véran, la Cayolle et Allos ! Pourquoi on ne monterait pas votre du Noyer à veylow ? Il y a des marches ou quoi ?

Nous laissons l'autochtone, fatigué pour nous, en train de s'essuyer le front et nous nous engageons vers le village du Noyer, au pied du col où, hélas ! des camions chargés de terre, montant à vide et descendant à plein, mènent une noria infernale. La route est tout juste assez large pour eux et ils nous passeraient littéralement sur le corps avec le majestueux mépris de «ceux qui travaillent» pour «ceux qui se promènent», si nous ne jetions dans le fossé à chaque passage de ces malfaisants, c'est à dire toutes les trois minutes...

La situation n'est pas réjouissante et pour tout dire, nous nous prévoyons mélancoliquement un trépas de hérissOn, sur la N10, un matin de 1er août. Heureusement, après trois kilomètres de cet enfer, nous dépassons la carrière où ces monstres se nourrissent et retrouvons, au-delà, le calme et la sérénité.

Il fait beau, le coup d'œil est superbe. Cela grimpe bien mais régulièrement et, seuls quelques virages bien pentus réclament parfois, un coup de rein supplémentaire.

- Mes reins, dit Albina, ils font «dilling ! dilling !» quand j'accélère.

- C'est pas vos reins, c'est votre chaîne qui n'est pas en ligne, dit Daniel qui est devenu une autorité en matière de transmission.

Au sommet du Noyer, un personnage truculent tient la buvette et nous informe tout réjoui, que nous ne trouverons pas à nous loger à St-Etienne-en-Dévoluy. Cet homme, pourtant affable, se tord de rire à la pensée que nous prétendons coucher dans ce village. Les cyclistes en randonnée contribuent fortement à maintenir le moral de la population. Le nombre de gens chez qui nous suscitons une franche gaîté est considérable. Nous avons, en huit jours, fait tordre de rire la bagatelle de cent quarante-huit personnes, sans compter le chien de l'Izoard qui remuait, paraît-il, si gaîment sa queue.

L'aubergiste du Noyer a, hélas ! raison. Pas moyen de se loger à St-Etienne-en-Dévoluy et nous sommes obligés d'aller, par un froid piquant, jusqu'à Pallafol où, récompense de nos efforts, nous trouvons à l'hôtel de l'Obiou, amabilité, confort...

- Et excellente cuisine, dit Huguette, qui n'a encore fait que quatre repas ce jour-là.

Le lendemain, nous laissons à Corps, selon une technique maintenant éprouvée, les grosses sacoches au Nouvel Hôtel et grimpons dans la matinée, légers comme des meringues, à N-D-de-la-Salette. Au retour, j'effectue la descente en compagnie d'un jeune coureur de Laffrey qui me confie que lorsqu'il ne courra plus, il fera du cyclotourisme. Le fait est assez rare pour être signalé et salué.

(Quand je dis que j'effectue la descente en compagnie d'un coureur, ce n'est pas pour - mine de rien - faire apprécier mes qualités de descendeur ! Il fait tellement froid que ce jeune intrépide, lui-même, ne descend pas à plus de quarante à l'heure).

Et puis bêtement...

- Bêtement ? dit Albina.

... nous nous apercevons que nous avons pris du retard, qu'il n'est plus question de passer par la Drôme comme prévu, qu'il faut retourner tout droit à Grenoble et, bêtement...

- Très bêtement ? dit Albina.

... redescendre cette côte de Laffrey que nous avons eu tant de peine à grimper.

- Très, très bêtement ? dit Albina.

Nous rencontrons, sur la route du retour, un cyclo-campeur de l'U.V. d'Argenteuil. Outre un couple dans le Lautaret, c'est la seule rencontre de congénères que nous ayons faite en huit cent kilomètres.

A Grenoble, Albina écrira des cartes postales et m'en tend une à compléter pour des amis communs. Je jette un coup d'œil sur ce qu'elle a écrit. Vous savez comment elle signe, maintenant ?

«Alpina» !

Jacques FAIZANT
Rueil-Malmaison (92)

R..C..P

16 juillet - 1 heure du matin. Le départ, il fait beau, un vrai plaisir de rouler à la fraîche (malheureusement, ça ne durera pas).

Cinquième kilomètre : un grand coup d'avertisseur, tout le monde se range instinctivement pour laisser passer l'automobiliste pressé... mais ce n'est qu'un train sur la voie ferrée toute proche.

Au hasard des groupes, un cyclo de Saint-Dié; c'est l'occasion de parler du Brabant et de la Charbonnière (une misère à côté de ce qui nous attend).

Sur la route en corniche après Bétharram, tous les groupes se sont ressoudés et ce n'est plus qu'un long ver luisant qui s'étale à perte de vue. Impressionnant mais il faut redoubler de prudence car la route est étroite et sinueuse.

Des « avions » venus de l'arrière déclenchent l'accélération entrecoupée de brusques freinages. Sagement, avec Remy, on se laisse glisser en queue.

Lourdes - 2 heures 45. Quelques voitures suiveuses sont arrêtées et procèdent déjà aux premiers ravitaillements. Sans doute la potion miraculeuse !

Nous sommes seuls et l'on y voit tout juste clair. Bientôt, ça monte, je peine. Salut Remy, à ce soir (j'espère) ! Cette côte m'est restée en travers de la gorge ou plutôt des reins et je me traîne, incapable d'accrocher les wagons qui passent. Ce serait pourtant bien utile avec le petit vent de face qui descend maintenant des montagnes.

Sainte-Marie-de-Campan. Début officiel du premier col : la Hourquette d'Ancizan, voir passer le temps, je répète... « la Hourquette... dans six ans » (oh ! quand même pas !). La Hourquette dans deux heures... dans une heure. Toujours mal aux reins. Un petit soulagement lorsque j'arrête la dynamo. La Hourquette c'est magnifique mais on n'en voit pas la fin. Par deux fois, on pense qu'on y est puis ça monte encore.

Ouf ! j'y suis quand même mais déception : rien de chaud à boire.

Descente annoncée comme dangereuse. Tant pis, je me laisse aller, en évitant les trous. Surprise, j'en double un puis deux puis... 50 au moins. Ce n'est pas vrai, je rêve. Pierre Saltetto va être jaloux.

Arreau. Le seul café ouvert est complètement débordé, alors plutôt que d'attendre un hypothétique café, finissons le lait du deuxième bidon (mais froid bien sûr) et en route pour Aspin. Quelques poses pour déga-ger les reins de plus en plus douloureux.

Au sommet d'Aspin, c'est la mêlée pour avoir péniblement un petit morceau de gâteau et un demi-verre d'eau (glacée et pas très limpide). Les organisateurs sont débordés alors inutile de s'attarder ici. Descente assez roulante et j'en profite encore.

Sainte-Marie-de-Campan à nouveau. Il est temps, faute de mieux, de manger mon omelette (surtout qu'elle commence à s'infiltrer dans la sacoche) mais avant puisque la Croix Rouge est là, un massage sur les reins pour essayer d'en finir.

Attaque (très molle) du Tourmalet. Pour les reins, ça va maintenant, le Décontractyl fait son effet... mais les jambes ne répondent plus; malgré la pente relativement douce, je me traîne et il commence à faire bien chaud. Le temps est magnifique... pour faire la sieste à l'ombre.

Je n'en peux plus, je m'arrête puis repars en marchant (si Pierre me voyait !). D'autres repartent en sens inverse ou s'accrochent aux voitures. A ce train là, je n'arriverai jamais là haut. Pourtant il le faut... mais après, je laisse tomber et rentre direct sur Pau.

Non ! ce n'est pas possible, ce serait trop... bête ! Avoir tout prévu depuis six mois y compris les vacances pour venir là et tout gâcher. Il faut continuer tant que je serai encore dans les délais.

Mille excuses Véloccio mais parfois il est nécessaire de pédaler par amour propre (ou de marcher ce qui est encore plus humiliant !).

La Mongie enfin ! je m'écroule à la terrasse du premier bistrot venu. Il est près de midi et il faut manger. Pour avaler péniblement un sandwich, un litre de bière sera tout juste suffisant.

Et je repars, quittant sans regret ces affreux blocs de béton qui défigurent le paysage. La gangrène des «usines à sports d'hiver» est décidément en train de pourrir toutes les montagnes ! Quelques jours plus tard, ce sera encore pire à la Pierre-Saint-Martin et là, en plus, on profite de la notoriété apportée par les expéditions et la mort de Loubens - sans commentaire !

Un «Cent Cols» me double (Claude Carle, un des organisateurs de Saint-Etienne où était Roger il y a un mois). Instinctivement, je m'accroche et l'on bavarde ainsi jusqu'au contrôle du Tourmalet où nous trouvons enfin une boisson correcte... et bien fraîche (le neige, frigo naturel est à deux pas).

Nouvelle descente, encore plus roulante celle-là et, à nouveau, je m'en donne à cœur joie. Personne ne me double, dommage, décidément que Pierre ne soit pas là, je suis sûr qu'il y passerait lui aussi. Du coup, le moral est revenu et plus question d'abandonner, bien-sûr.

L'arrivée dans la vallée est moins glorieuse. Le vent maintenant s'est inversé et il fait de plus en plus chaud. Qu'est-ce que ça va être tout à l'heure dans le Soulor où le soleil aura surchauffé le versant sur lequel nous allons passer (exposé plein sud).

Luz-Saint-Sauveur, Pierrefitte, Argelès-Gazost. Je cherche en vain une épicerie ou un restaurant où je puisse prendre un ravitaillement moins bourratif que celui qu'il me reste. A cette heure, tout est fermé et seul un bistrot peut m'accueillir pour déguster une glace.

Premières pentes du Soulor et nouvelle déception : étant déjà passé par là il y a vingt ans mais en descente, je m'attendais à une dizaine de bornes sans trop de problème avant les huit dernières plus raides. En fait, à la sortie du pays, c'est un vrai mur qui se dresse, peu propre à la digestion de ma glace.

Heureusement, ça ne dure que deux bornes mais cela m'a achevé et je dois par moment marcher à nouveau.

Aucun... Enfin une épicerie-buvette ouverte; je m'attable à la terrasse (c'est bon d'être spectateur pendant un quart d'heure !) et j'engloutis un kilo de pêches... et un demi. Oui, je sais, la bière est fortement déconseillée par les diététiciens qui, petit à petit, mettent le cyclotourisme en fiches perforées ou en équations. Mais, tout compte fait, c'est moins dangereux que le mélange essayé par Rémy un peu plus haut (brugnons + diabolomenthe). Sans être franchement détonant, cet additif s'est révélé très instable et n'a nullement amélioré la carburation. Peu de temps après, ne supportant pas les cahots de la route... il laissait Rémy continuer tout seul !

Arrens. Dernier village avant le col. On quitte la vallée pour vraiment attaquer le Soulor. Rapide calcul : 8 km... vitesse possible à pieds 3 ou 4 km peut-être donc 2 à 2 h 30 pour arriver là-haut. C'est dingue!

A la sortie du pays un «sportif en transistor» croit bien faire de m'encourager confondant cyclos et coureur.

- Allez, vas-y, c'est Pollentier qui a gagné l'étape !

- Qu'est-ce que j'en ai à f... Mon problème, c'est la R.C.P. pas le Tour (et si j'avais su, j'aurais pu ajouter : et moi je ne me charge pas).

Marchant, roulant, suant, m'allongeant sur le bas côté, repartant, j'y arrive quand même à ce Soulor que, avec son compère l'Aubisque, j'ai déjà escaladé deux fois (1958/1968). C'est bien-sûr ma plus pénible ascension, si je reviens encore en 1988, qu'est-ce que ce sera !

Réconfort quand même, je sais que là j'en ai fini avec les grosses difficultés. L'Aubisque dans ce sens n'est rien ou presque, juste les deux derniers kilomètres et s'il le faut je les ferai à quatre pattes (ou à 3, la quatrième tenant le vélo quand même).

La descente sur le Litor est trop courte pour se reposer. Toujours aussi admirable cette corniche mais attention pas trop près du bord, c'est là que dans les années 50, VAN EST et KOBLET ont plongé (il est vrai qu'ils allaient plus vite, eux !). Tout en bas, l'Ouzoum trace un ruban argenté parmi les pâturages où je suis venu pour la première fois en 47 (mais à pieds).

Fini de rêver, après la corniche l'Aubisque commence par 200-300 mètres assez raides. Mais que ce passe-t-il, je m'envole ! Une armoire à glace m'a gratifié d'une poussette à me flanquer par terre. J'ai du mal à tenir ma ligne, et il insiste pendant cinquante mètres. Merci, l'élan est donné. Je continue, c'est bon. Bientôt j'aperçois l'Aubisque, un peu de marche et c'est fait.

Descente très prudente. Gourette, bien changé depuis 58 et même 68. Eaux-Bonnes (c'est là que le diabolomente de Rémy refusa de poursuivre jusqu'à l'arrivée) où j'évite de justesse une estivante volumineuse et inconsciente. Laruns et la vallée. Encore une pause pour reprendre des forces et savourer un peu déjà la joie d'être là. Le demi (sans faux-col) qui m'aide à avaler sucre et biscuits me semble tellement bon que, par gourmandise, j'en reprends un. Au point où j'en suis (géographiquement, physiquement et moralement) ça ne peut plus me faire grand mal.

C'est reparti et sur la route pratiquement plate, des groupes se reforment pour éclater presque aussitôt car tout le monde est épuisé et a du mal à se mettre au rythme du voisin.

Une dernière côte où je suis dé cramonné mais je reviens dans la descente sur quatre cyclos de Quillan qui, vexés, veulent à tout prix me lâcher. Le 14 dents m'est bien utile pour, à mon tour, les chatouiller dans un long faux-plat descendant... et puis zut, j'en ai marre, c'est idiot de se défoncer encore après une pareille journée.

L'arrivée sur Pau est interminable, de longues lignes droites, des voitures, Jurançon (ah le petit vin blanc !). Pau où le fléchage est quasiment inexistant, je tourne en rond dix minutes (Rémy encore plus malchanceux aura mis une demi-heure).

OUF ! C'EST FINI...

Je retrouve Rémy étendu sur la banquette arrière. Il est là depuis deux bonnes heures, ayant pas mal souffert lui aussi... et adversaire farouche désormais du diabolomente. (La prochaine fois, il essaiera peut-être la bière car il n'y a que les expériences personnelles qui profitent réellement !).

En repartant trois quarts d'heure après, nous croiserons sur la route des rescapés de plus en plus noyés dans le flot des voitures et obligés de remettre l'éclairage. Il en arrivera ainsi jusqu'à minuit.

Comme l'a dit Henri Bosc dans la revue fédérale de novembre, ce fut très pénible à cause de la chaleur et aussi de la distance, les organisateurs ayant eu la main un peu trop lourde et n'ayant pas, en contrepartie, apporté grand chose sur le plan ravitaillement contrairement au B.R.A. de l'an dernier.

Si j'avais connu suffisamment tôt la distance (270 km) et la dénivelée (4700 m), il est à peu près certain que je me serais abstenu. Mais voilà lorsque l'itinéraire fut publié, il y avait déjà deux mois que j'avais retenu dans la région pour les vacances et il était trop tard pour se défilier.

Côté matériel, étant donné la longueur du parcours de nuit, l'éclairage portatif est quand même préférable.

B.R.A., C.D.V., R.C.P. - chaque épreuve est plus dure que la précédente... Alors méfions-nous l'an prochain pour le Velay-Vivarais car il fait sûrement aussi chaud sur ces pentes...

Un dernier chiffre avant de conclure. Le lendemain sur la balance, malgré les douze à quinze kilos ingurgités (surtout liquide), il me manquait deux kilos... et quatre à Rémy pourtant déjà assez svelte. Le conducteur idéal pour ne pas surcharger la Toparinette.

PS : Ah j'oubliais, pour le titre, R.C.P. ce n'est pas Randonnées des Cols Pyrénéens mais Randonnée Cyclo Pédestre !

Pierre CORDURI
Étréchy (91)

LOS MASOS

C'est le nom innocent d'un village, tout près de Prades. En y mettant quelque malice, il servira de titre à ce qui suit. Nous l'avons mérité, ce vocable plaisant car il y a des limites à l'entêtement. J'aurais pu faire la chronique d'une randonnée heureuse - il y a eu - mais l'enfer est plus amusant à décrire que le paradis. Voyez donc les portails romans... Et puis, ce ne fut tout de même pas l'enfer. Tout au plus le purgatoire. Dans «purgatoire», il y a «purge». Mais n'anticipons pas.

1er août : Espousouille, en Capcir. Ce brave homme était un peu réticent pour nous laisser dormir dans son foin mais tout s'est arrangé comme d'habitude ou presque. L'air est râpeux, le soleil va s'élever et le sinistre col de Jau passé la veille dans le crachin glacé est déjà loin. Le chemin cyclable remonte le Galbe et s'achève dans une immense «fagne». Ici commence la montée à la Porteille d'Orlu, marquée sur la carte par un optimiste pointillé. En fait, tout n'est que portage, glissades dans de raides éboulis gorgés d'eau de fonte, contournements de névés. Michel foule le premier l'ourlet neigeux qui barre le sommet. Je viens de me dégager en force d'un mauvais pas et reprends mon souffle, le cœur affolé. Jacques, plus bas, semble aux prises avec un tapis roulant emprunté à contre sens.

Nous l'avons rencontré voilà un an, vers la Croix de Boutières. Nous ne savions guère où nous allions, lui non plus, on y est donc allé ensemble. C'est presque un voisin, un enfant de la vallée (le Grésivaudan, bien sûr !) qui a fait ses premières armes, curieusement, dans le Pas de Peyrol. Le mois précédent, nous avons roulé dans les Asturies en féminine compagnie et nous avons bien ri tout le long du chemin. Heureux hasard des rencontres et des affinités...

En attendant, on ne rit pas et l'on rira moins encore dans la descente, véritable concentré de désagréments : neige, caillasse, passage à gué pieds nus suivi d'autres bains de pieds involontaires. Nous sommes tombés dans le guet-apens annuel, celui de l'an dernier étant la Portula (je ne vous dirai pas où c'est). «Porteille, Portula, il faudra se méfier de ces appellations bonnasses», dirons-nous un peu tard, tel certain corbeau...

Allons ! Du sommet, la vue n'était tout de même pas mal...

Le soir nous trouve remontant l'Aston par une belle route forestière qui fera place à un chemin devenu borbier grâce aux engins mécaniques. On n'arrête pas le progrès ! Enfin, au bout d'un long alpage, la Terre Promise, la bergerie de Laparan, minuscule local occupé par un berger septuagénaire qui mériterait mieux pour ses vieux jours. Le «mobilier» se réduit à une dalle de béton. Moins rustiques que Patrick Plaine, nous faisons moisson de fougères et mangeons dans le noir. J'ai fini par m'habituer à ces repas tardifs et à ces quêtes de gîtes problématiques.

2 août : Michel nous embarque dans des guêpiers mais a le sens de l'orientation alors on lui pardonne. Jacques et moi voulions aller faire un pic !... Le Port de Fontargente se trouve derrière deux lacs et un très long pierrier. Plus loin, c'est l'Andorre et la cohue démente où le citadin motorisé est venu recréer ce qu'il était censé fuir. Passons, CA NE SE DECRIT PAS. Et puis, le long du Rio Arinsal, le silence brusque et miraculeux. Andorra La Vella est devenue un énorme abcès de fixation. Qu'elle reste ainsi et que demeure préservé ce petit village de Pal, admiré à loisir au gré des raides virages du col de la Botella. Au-delà du col, une large route de terre battue mène sans problème au collado de Cabris. Descente rapide entièrement cyclable. Etape dans une grange en amont de Tor où il y a juste assez de paille pour trois.

3 août : Tor est un hameau sinistre et miséreux. Le chemin est épouvantable, Michel, occupé à viser entre les cailloux, n'obtempère pas à l'injonction d'un garde-civil surgi avec un temps de retard de sa guérite. On a frisé l'incident ! Aujourd'hui, traversée du parc national d'Aigues-Tortes, un vieux projet pour moi une réédiction pour Michel qui l'a franchi un jour ans les nuages. Ce puerto de Espot sera le fleuron de notre petite brochette de cols muletiers. Il fait très beau. Le bon chemin qui monte au barrage de San Mauricio devient piste caillouteuse et pentue à souhait. Très large coup d'œil sur le lac puis, là-haut, sur ces sommets qui ont

nom Colomes et Saboredó. Derrière se cachent une multitude de lacs, accessibles depuis Caldas de Bahi, la zone certainement la plus intéressante du massif. Les joyeusetés recommencent après l'Estany Llong : les passages à gué où il faut éviter de poser ses pieds nus sur des boîtes de conserves. Jacques, tirant son vélo comme un vulgaire mulet, perce en traversant le torrent. Abominable chemin jusqu'à la Farga. Ah! Ce n'est pas la montagne suisse ! C'est le dénuement, allié au «je m'en foutisme» méditerranéen. Etape à Bahi où nous mangeons dans une assiette et dormons dans un lit, faute de paille.

4 août : Ma troisième montée au tunnel de Vielle. Ce long boyau étroit, obscur et dégoulinant m'avait laissé en 62 un souvenir de cauchemar. En 74, on l'avait tout de même un peu élargi et restauré. Mais aujourd'hui, nous passons le col géographique. Renseignements peu encourageants. En réalité, c'est un bon sentier jalonné de cairns. Une fois de plus, il faut se méfier de l'avis des autochtones. Et après la longue descente sur des sentiers oubliés, on retrouve la route près de la sortie du tunnel. On plonge sur Viella grouillante de vie. Je vais enfin voir à quoi ressemble cette Bonaigua, passée jadis dans la purée de pois. Le vent arrière jusqu'à Salardù me rend euphorique. C'est pourtant là que vont commencer les misères physiques qui vont faire de nous des spectres mais l'un après l'autre, heureusement. Je voudrais narrer cela dans le style épique mais on a le style qu'on peut. Tel celui de Jacques le grand gabarit de l'équipe, victime d'un coup de «désucrage» dû aux sommaires casse-croûtes de la journée. A notre âge ! Impardonnable ! Je reste avec lui dans ces moments de détresse que nous avons tous connus et nous finissons par atteindre une grande bâtisse délabrée à 3 kilomètres du sommet. Michel a commencé, en nous attendant, une ample moisson d'ombellifères. Mon compagnon s'écroule sur cette couche, l'estomac révolté et sombre dans un état fiévreux. Mauvaise nuit dans cette baraque qui fleure ce que fleurent toutes les maisons abandonnées (Hugo parlait, à ce sujet, des «stercoraires humains»...).

5 août : Si vous êtes tenté un jour par le raccourci qui va de Sorpe à Boren, prenez garde : plus personne n'y doit passer, tant il est envahi par l'eau et les ronces. On s'entraide un peu dans ce passage difficile car le moral n'est guère brillant. Si les églises sont belles, si tout a gardé un air d'éternité, la vie est rude et pauvre dans cette haute vallée de la Noguera Pallaresa. Les paysans fanent, les mulets transportent le foin sur une drôle de plate-forme en équilibre sur leur échine. Un café à Isil ouvrira pour nous et fermera après notre départ. Je suis le seul à manger un peu, Michel ayant à son tour les tripes nouées. J'ai des ennuis digestifs depuis Bahi mais ça va. De ce fait, je suis le seul à trouver quelque bonheur dans cette paisible vallée où je cherche en vain le départ des ports de Salau et d'Aula, en vue d'escapades ultérieures. Bizarre : barrage et embalse de Bonabé n'existent que sur la carte et notre chemin passe rive droite. Long est le Plat de Beret, avant le col du même nom. Des jeunes en voiture me demandent pourquoi on fait ce col à vélo. Déjà difficile à expliquer en français, alors avec trois mots d'espagnol mal assimilés... Plus loin, un gamin me traite de «Loco perdido». Bah ! On est toujours le fou de quelqu'un... Une route en construction plonge sur Baqueira, station de ski, alors qu'on pensait se retrouver à Salardù. La boucle est fermée, nous avons faim et dévorons un majestueux steak-frites. Tout semble rentré dans l'ordre. Ravito à Bosost et grimpe du Portillon. Recherche laborieuse d'un gîte. On finit par se retrouver allongés dans une mangeoire. Comme canapé, il y a mieux même pour ma chétive personne. Enfin, c'était ça ou le béton nu d'une caserne désaffectée.

6 août : Etaient-ce les fruits mangés la veille ? Quelle nuit ! Je me suis levé au moins cinq fois et, au petit matin, vidé de toute énergie, je n'ai qu'un désir : prendre le train à Luchon. Le col passé et descendu, jusqu'à dix heures dans les rues, nous «glandons», téléphonant à l'épouse et à l'enfant abandonnés au bord des flots bleus, achetant quelque drogue chez le pharmacien et un peu de ravitaillement. Et dans un sursaut d'énergie et de sottise, on met le cap sur la vallée de la Pique. Le port de Venasque est au programme et on le passera ! Michel l'a en travers du gosier depuis sa mésaventure de la Picada (je suppose, il ne me l'a pas dit !) et on va bien voir !

Après le pont de Ravi (des «Ravis», faudrait-il dire), il me dit «je monte à pied». Décidément, ça va mal. Vu les pentes, je ne saurai monter autrement. J'ai compris ce jour ce que voulait dire «tout à gauche». Cela consiste à être à gauche de son vélo. Quel raidillon et de plus la route est coupée par d'énormes glissements de terrain mais de bons passages ont été aménagés dans la forêt et on arrive enfin à ce qui fut l'Hospice de France. Autrefois étape sur le «camino de Santiago» puis refuge et enfin bâtiment délabré en proie

aux éléments et au vandalisme. Du verre brisé partout, des matelas pourris, tout est saccagé. Je m'avachis dans l'unique coin d'ombre pendant que les amis font toilette et lessive dans le torrent. Incapable d'aller plus loin, je propose de passer la nuit là. Du reste, le ciel s'est couvert avec une rapidité stupéfiante. Des promeneurs se hâtent de rentrer. Nous avons trouvé deux grabats encore utilisables dans ce qui dut être la chambre du gardien qui resta ici un fameux bail mais qui négligea beaucoup, paraît-il, la maison qui lui fut confiée. Du moins, c'est ce qu'on nous a dit. Il pleut toute la nuit et tout le matin. On se rendort, on blague un peu, on mange un peu de gâteau de riz et on referme les yeux. Il n'y a pas de témoin, heureusement.

Tiens, du remue-ménage ! C'est le jour que la ville de Luchon a choisi pour déblayer le capharnaüm qui règne là depuis deux étés. Ils trient, brûlent, récupèrent, tout en discutant dans un étrange dialecte. Entre-temps, des promeneurs sont passés et on a entendu à travers la porte cette adorable question enfantine : «Dis papa, pourquoi les vélos y sont pas cassés ?».

L'un de nous a mis le nez dehors : la montagne est toute blanche ! C'est la Bérézina ! On redescend, tous freins bloqués sur Luchon où il fait tout de même meilleur. On a bien récupéré et, voyez-vous, on s'attaque au port de Pierrefitte ! Rien à signaler jusqu'au bourg d'Oueil. Puis au-dessus, ce fut la tourmente et des conditions vraiment hivernales. Triste troisième anniversaire d'un beau rassemblement au col de Balès, lors d'une semaine fédérale bien sympathique.

Nous semons la panique dans un troupeau de vaches rentrant au galop, chaussons en vitesse les souliers de montagne et fonçons dans la pente. Il se fait tard. Ajoutez une erreur de parcours au départ, un genou grippé, un éclatement et vous saurez pourquoi il faisait nuit noire à Bareilles. Michel commençait à se faire du souci. Un homme généreux nous a prêté sa grange et fait cuire une omelette au lard. Repas idéal pour des entrailles en déconfiture ! Incorrigibles jusqu'au bout, nous l'avons mangé. Nous l'avons payée... Et à Arreau, 8 août, on s'est séparé, l'oreille basse, autour d'un bol de chocolat. Michel nous avait mijoté un itinéraire tourmenté qui devait laisser les Pyrénées sans mystère ou presque.

«Tu va courroucer les dieux» lui avais-je écrit. Ca n'a pas manqué.

Il rallie Pau, tirant la dernière salve d'honneur dans la Hourquette d'Ancizan (quel joli nom de col...). Un vent miséricordieux pousser les deux autres jusqu'à Foix. J'épinglerai en passant le col del Bouich, misérable trophée après ces hauts lieux. Je suis malade comme une bête. Mon compagnon me prend en charge, nous trouve un lit dans un foyer de jeunes (les hôtels sont pleins) et m'apporte même une assiette de riz. C'est ça l'amitié ! Le lendemain, nous nous traînerons jusqu'à Lavelanet où ma femme viendra nous chercher.

... Et c'est pourtant avec ce genre d'aventure qu'on fait des souvenirs heureux. Allez donc comprendre !!!...

Marcel BLOUD
Claix (38)

UNE BELLE AUTOMNALE

MERCREDI 1ER NOVEMBRE 1978.

Grenoble, 10 heures du matin. Trois copains descendent de voiture. Il fait un temps superbe ! Nous nous sommes levés tôt pour quitter Lyon Ouest en plein brouillard. Tous trois étudiants totalisant à peu près 345 cols chacun, nous mettons le pont de la Toussaint à profit pour compléter notre collection : direction Gap par le Vercors et le Dévoluy. A peine avons-nous fait trois tours de roue que je propose de commencer par la Bastille : Hervé n'est pas chaud mais Philippe est emballé, si bien que ce petit monde attaque la Bastille qui fait mieux que se défendre : au sommet Philippe, KO, met 10 minutes à récupérer. Dans la descente, trente mètres avant le deuxième virage, mon frein avant lâche, je manque le virage et casse ma fourche sous les yeux compatissants de deux promeneurs à pied. Je ne suis pas Christophe et Grenoble n'est pas Ste-Marie-de-Campan. J'en suis donc quitte pour aller voir les «six-jours» et saluer de la famille pendant que les copains se gavent de cols. Enfin, vendredi la fourche est réparée et à neuf heures du soir, on se retrouve tous à Gap. Entre-temps, Philippe casse une manivelle dans le col de Manse.

SAMEDI 4 NOVEMBRE 1978.

De bonne heure, nous gagnons Barcelonnette (une vieille connaissance !) en voiture et, sous un superbe soleil, montons au Super Sauze à vélo. Au passage, nous parions avec le cafetier du coin que nous pouvons monter les premiers mètres du col de Fours sur le vélo. Hervé gagne son pari et je perds le mien. Puis, c'est la superbe montée du col de Fours, tantôt dans la caillasse, le sable, l'herbe ou les moraines au sommet mais toujours avec une magnifique vue sur la vallée de l'Ubaye baignée de soleil et du col également sur la vallée du Bachelard. De là-haut, il faut descendre et c'est du sacré caillou. Philippe, pas en super forme, a le malheur de casser un rayon arrière sur le filetage. Personne n'a d'écrou de rechange, aussi fait-il demi-tour sur Barcelonnette avec un voile remarquable, tandis qu'Hervé et moi nous lançons à l'assaut de la Moutière sur une route bien dessinée mais bien caillouteuse et dans un vallon, nous ne reverrons plus le soleil. Nous atteignons le col alors que la nuit tombe : nous n'irons pas au col des Fourches aujourd'hui. Je me fais traiter de loque parce que je pousse le vélo pour atteindre le Restefond et me défends en invoquant une absence de vélo totale depuis plus d'un mois. Nous arrivons au sommet proprement dit de la route à 19 heures, après que je me sois étalé en pleine nuit sur une couche de verglas. Là, on double le cliché (la Bonette de nuit, au mois de novembre, ce sera un sacré souvenir !).

Nous atteignons Jausiers en 1 heure et demie avec, bien-sûr, une seule lampe car Hervé n'aime pas le poids inutile (sic) puis Barcelonnette où nous retrouvons Philippe dans une crêperie, un Philippe tout fier d'avoir dévoilé sa roue tout seul (en 1 heure cependant !). Nuit à l'hôtel, un par lit et le troisième par terre comme d'habitude.

DIMANCHE 5 NOVEMBRE 1978.

Pas chaud dehors ! Un solide déjeuner. Trois cyclistes emmitouflés (pas pour longtemps car ça va bientôt monter !) se dirigent vers Sainte-Anne, tout émoustillés par le Parpaillon qu'aucun ne connaît encore.

Jusqu'à Sainte-Anne, du billard ! Ensuite, parmi les superbes mélèzes de l'automne, on atteint les cabanes du Grand Parpaillon. Devant nous : une vallée d'altitude, baignée de soleil, sans âme qui vive, un monde presque minéral et sur la droite une ligne droite qui se met à tourner puis disparaît, perdue dans la montagne. Hervé est loin devant, dans la première épingle à cheveux, il représente un point minuscule.

Philippe et moi nous consolons de notre train de gastéropode en prenant des photos auxquelles se prêtent bien la luminosité exceptionnelle et le décor grandiose. La route caillouteuse à souhait nous fait alterner marche et vélo. Au bout d'une heure, deux peut-être, on aperçoit la trouée du tunnel. Hervé nous y attend depuis une bonne demi-heure. Nous avons tous grand faim mais rien dans les sacoches. Nous traversons

le tunnel et ses stalactites. De l'autre côté, le paysage de crêtes est tout aussi splendide et irréel. Philippe et Hervé qui vient de casser sa roue libre, redescendent sur Embrun pour regagner Paris Moi, je fais demi-tour, récupère la voiture à Barcelonnette et rejoins Lyon où je découvre, au fond d'une sacoche, un énorme camembert.

Les retrouvailles entre copains, hors saison et pour la bonne cause, sont bien agréables et si j'ai été bien content de monter pour la troisième fois la Bonette, qui est le plus de 2000 goudronné le plus sauvage que je connaisse, je retiens surtout la splendeur désolée du Parpaillon qu'il ne faudra pas hésiter à parcourir lentement pour bien l'apprécier.

Marc LIAUDON (AS GRAVES VICHY). Mes compagnons de route étaient : Philippe ROCHE (ASG VICHY) et Hervé BURTSHELL (ST CYR AU MONT D'OR).

Marc LIAUDON
Leschadoires (63)

SECOND SOUFFLE... ET... ROUE CASSEE

C'est le genre de locution faite pour attirer des lecteurs... qui risquent de rester sur leur faim ! D'abord, il n'y a guère de rapports entre les deux parties du titre. Ensuite, je n'ai pas d'aventure passionnante à raconter. Seulement contribuer, pour une modeste part, au travers de quelques notes, à la vie du club.

La vie du Club, c'est bien d'elle qu'il s'agit dans cette phrase extraite de l'éditorial de Jean Perdoux dans le n° 6 de la revue «je fais appel aux anciens pour qu'ils m'aident à trouver notre second souffle». S'il s'agit là d'une allusion à des difficultés résultant d'un succès qui, en s'affirmant, alourdit les tâches, la décision sage mais bien tardive d'une cotisation annuelle raisonnable devrait permettre un appréciable allègement de secrétariat. Si le «second souffle» devait consister à innover, voire même à chambarder un système qui plaît, je n'en verrais guère la justification. En sport, on dit volontiers qu'on ne change pas une équipe qui gagne. Aux Cents Cols, pourquoi remettre en cause une formule qui plaît : «une idée géniale» dit Roger Taverne; «un merveilleux prétexte de nos plaisirs montagnards» (Philippe Giraudin); «grand merci pour cette idée du club» (R.Belloni, D. Provot)...

Alors ? Nous trouvons ici toutes les caractéristiques de la bien connue auberge espagnole : laissons donc chacun y apporter ce qu'il y recherche. On peut même dire que chaque membre trouvera en février (dans la revue...ce qu'il aura apporté en décembre !!!!

Et quel éclectisme au sein de la confrérie ! Le «Cent Cols macadamiste» pour lequel Jean Perdoux a eu la bonne idée d'établir une liste de cols adéquate déjà impressionnante qui, est, à elle seule, un inépuisable programme. «Cent Cols multiéristes» qui corsent leur affaire par des passages moins connus, au bout de chemins forestiers moins roulants mais infiniment plus tranquilles. «Multiéristes masos» que décrit M. Perrodin «fouinant dans leurs cartes des soirées entières, la loupe à la main. Ils réapparaissent sans cesse sur des chemins défoncés hérissés de cailloux, crevés d'ornières, coupés de bourniers»... Enfin, au sommet - comme il se doit ! - le «cyclo-alpiniste», espèce plus clairsemée, que la montagne voit passer de temps à autre, le vélo rivé sur l'épaule, du côté du Col de la Temple ou de la Fenêtre de Saleinaz. N'est-ce pas sympa que tous ceux-là se trouvent mêlés au sein d'un Club qui, sans toucher le moins du monde à la liberté de chacun, apporte à tous l'émulation ?

Une émulation qui, d'ailleurs, n'a pas que son bon coté et qui, au travers d'un règlement un peu trop permissif, amène parfois un déviationnisme que j'appelle «la combinazione». Habitant dans les Vosges, au pied de la célèbre route des Crêtes, je suis particulièrement bien placé pour vous en donner un bel exemple. Si, partant de Cernay (cartes Michelin 62/87), vous passez successivement les cols suivants : Silberloch, Amic, Grand-Ballon, Haag, Chien, Arkstein, Herrenberg, Hahnenbrunnen, Schlucht, Calvaire Weiss, Louchpach, Bonhomme, Pré de Raves et Bagenelles, vous aurez effectivement escaladé le premier d'entre eux ainsi que celui, du Grand-Ballon (doit être considéré comme un col au même titre que celui du Ballon d'Alsace), un point c'est tout ! Tout le reste de votre acheminement ne comporte aucun col, au vrai, sens cyclo du terme et je dirai même carrément au sens honnête du mot. A chacun d'adopter son comportement à sa conception propre du règlement mais je vous garantis que si votre éthique vous conduit à collectionner les cols ci-dessus en les parcourant dans le sens géographique naturel (routes nationales, chemins forestiers ou simples sentiers, selon les cas), vous ne le regretterez pas et vous en garderez un tout autre souvenir. Le cas que je cite existe plus ou moins dans toutes les moyennes montagnes et même parfois dans les grandes pour quelques cas isolés. A chacun de faire sa lessive !!!

En parlant de lessive, tout en changeant un peu de sujet, c'est aussi le mot qui convenait à mon état un certain soir de juillet dernier dans les Grisons. Au lever du jour, j'étais parti de mon petit coin de camping sauvage à Jenaz (carte 24, pli 5) avec un objectif «cent cols» : passer en muletier le Flesspass et rentrer tranquille par la Flüela. A Klosters, la petite route qui s'engage à gauche dans la vallée de la Vereina devient très vite un chemin acrobatique.

Le 26 x 26 y est parfois insuffisant pour mes jambes «sur le retour»... d'ailleurs la marche à pied ça réchauffe ! L'impétueux torrent qui roule dans un bruit d'enfer ou pied du chemin est plutôt impressionnant. Il est 8 h 30 quand je débouche sur un replat qui m'apporte à la fois le soleil, les montagnes enneigées de la Silvretta et, à moins de deux kilomètres, le refuge «Vereinhaus» perché sur un piton qui domine le torrent. Le bout de chemin qui escalade le piton est plus raide qu'il n'y paraît : il me faut repasser en catastrophe sur le 26 dents... et crac ! La chaîne passe derrière la grande couronne dans un bruit sinistre qui me cloue sur place. Me voilà en trois secondes ahuri et anéanti : la joue du moyeu a «pété» comme du verre, en trois morceaux et la jante fait la gueule, c'est le moins qu'on puisse dire ! Un beau programme, par un temps superbe, stupidement fichu par terre...

Je ne peux, en cet instant, m'empêcher de penser à quelques lignes, lues quelque part sous la plume de Roger Lebreton : «il creva, brisa des chaînes, péta des rayons. Sa fourche se coinça dans celle du vélo, sa queue fut laminée par les engrenages pleins de cambouis»... Non, ne vous inquiétez pas trop pour mon anatomie Mesdames, c'est du Diable, dont parle notre collègue !!!

Le gardien, qui me sert sur la terrasse un «crème» bien tassé, bavarde un moment: «le Flesspass c'est très long et, cette année-ci, trop enneigé. Le Jörflesspass, là, juste en face de nous, est plus court et mieux orienté. De toute façon, avec votre bécane en rideau, il vous faut redescendre avec le minibus qui monte des touristes et va arriver ici d'un moment à l'autre». Ces deux phrases qui devraient m'achever le moral font, au contraire, naître mon plan de vengeance... La descente en minibus dans ce chemin de chars n'est pas à conseiller aux cœurs sensibles. Klosters, le train des Grisons, je suis à Davos à 11 heures à la recherche du vélociste qu'on m'a recommandé. Quand j'en ai marre d'être envoyé, mon «Herse», sur le dos, de la rue du haut à celle du bas et inversement, je fini par élucider le mystère de ces pérégrinations : deux mécanos, 'un s'appelle Meng, l'autre Metz. Alors, avec ma façon de parler l'allemand et leur façon de le comprendre, ça aurait pu durer longtemps. Un brave artisan de bonne école (Metz) ajuste en une demi-heure une roue Weinmann toute neuve pour 80 Fr. Tous fonds de poches sortis, je réunis tout juste 76 Fr. à partir de quoi me voilà clochard pour le reste de la journée. Clochard, certes, mais clochard roulant !

Je n'ai plus qu'à prendre mon circuit... à l'envers !

Le coi de la Fluella est particulièrement roulant lui aussi. Ca roule même un peu trop à mon goût : que de bagnoles ! Quelques lacets plus coriaces : 2383m ... il est 13 heures. Soleil caché, température plutôt fraîche. Une descente jusqu'à 1836m d'altitude pour prendre à gauche un raide sentier qui me mène... à une jolie vachère qui, en maillot de bain, s'affaire parmi ses seaux galvanisés. Malgré mon «intégrité physique» (voir plus haut) si je suis galvanisé, moi aussi, c'est pour un objectif bien précis et, jusqu'à 2300m environ, l'allure sera soutenue et régulière sous le soleil revenu. Au-delà la neige, exceptionnellement accrochée au long de cet été 1978 me cerne de partout. Malgré les pédales, les pieds sont vite à la sauce. Mais qu'importe ! A quatre heures quelle récompense : au pied du signal du Jörflesspass 2561 m ! Je l'ai ma vengeance ! Portage constant sur l'autre versant, en pataugeant d'abord puis par un sentier de plus en plus libéré. Sur la Silvretta, l'orage menace et quelques gouttes commencent à tomber lorsque à près de six heures du soir, passant au pied du piton de la Vereinhaus, je boucle la boucle. Au-delà, c'est la route acrobatique, tous freins serrés, puis la descente royale de Klosters à Jenaz... lessivé, ça oui mais heureux aussi, croyez - moi. !

Cyclos mes frères, vous qui avez comme moi, un jour, vaincu le Diable, avec quelle joie avez-vous dû dire, comme Jean Langefoy : « Au sommet du grand col les monts étaient sublimes». Et aujourd'hui, au seuil de l'hiver, disons ensemble, avec Gérard Prunières notre prière : «Et je rêve maintenant à tous ces cols prestigieux que je n'ai pu encore gravir...».

André VOIRIN
Gérardmer (88)

LES NOIX DE JUILLET

Un grondement sourd mêlé à de curieux grincements attira mon attention, m'intrigua, m'inquiéta, me fit rapidement mettre pied à terre. Surgissant du virage comme un diable, dans un affreux nuage de poussière, un étrange attelage apparut, dévalant la pente droit sur moi : une blouse bleue gonflée par le vent, battant comme le spinnaker d'un voilier, surmontée d'un chapeau noir à larges bords, tenant en laisse un énorme fagot bondissant tel un poulain sauvage.

J'aperçus vaguement au passage une moustache gauloise, deux gros sabots dont le frottement sur le revêtement grossier engendrait un bruit de tonnerre, deux roues et un guidon dépourvu de tout accessoire, à l'exception d'un grelot au tintement affolé.

Lorsque poussière et émotion furent dissipées, je posai avec précaution mon vélo et sautai du parapet sur lequel je m'étais réfugié. Stupeur passée, le spectacle que venait de m'offrir ce cycliste à la technique primitive m'apparut dans tout son pittoresque et une crise d'hilarité me secoua durant quelques minutes. Je ne regrettais pas mon arrêt. Je dominais les gorges. En face, taillée dans la paroi, je voyais nettement la petite départementale qui serpente depuis le pont de la Malène jusqu'à la nationale. Je devinais à gauche le col de Couperlac, à droite le col de Riese. Le soleil était encore haut sur le causse Méjean. En reprenant la route, je pensais au charme sauvage du causse de Sauveterre que j'allais traverser. Encore quelques kilomètres de grimpe et ce serait la descente sur la Canourgue. Dans une petite heure, je devrais arriver au terme de ma randonnée.

J'étais encore dans les premiers virages, la pente fait un bon douze pour cent. J'avais perdu le rythme et je dus passer tout à gauche. A la sortie des virages, lorsque la pente s'atténua, les jambes s'alourdirent. Dressé sur Les pédales, m'aidant de tout mon poids, je parcourus encore deux ou trois kilomètres, avant de renoncer. Par acquit de conscience, je vérifiai, la mécanique. Tout tournait bien. Par contre, la route était animée d'un étrange mouvement de roulis, un brouillard obscurcissait ma vue.

Tirant mon vélo sous un arbre, je me laissai choir sur l'herbe. Une torpeur insurmontable m'envahit. Les minutes passèrent. Un spasme déclenché dans la gorge traversa l'estomac et se perdit dans Les volutes intestinales. Une désagréable sensation de vide gagna mes viscères. Mes poches étaient vides. Imprévoyant, le but était si proche, j'avais négligé de me ravitailler à la Malène.

Enfin, mes jambes se décontractèrent, ma vue s'éclaircit... et je vis les noix, sur ma tête, à portée de main. De belles noix vertes. Ah Les beaux fruits !

Avez-vous planté vos dents dans une noix de juillet ? Ce jour-là, je mordis à pleine bouche, je mastiquai et j'avalai une bonne douzaine de ces fruits avant de sentir une certaine âcreté. Mon estomac, étonné de recevoir cette inhabituelle et curieuse provende, préféra se taire. Mes muscles se raffermirent. Les pédales sollicitées avec précaution voulurent bien répondre.

Un kilomètre à la vitesse d'un curé lisant son bréviaire et je basculai dans la descente. En passant contre le sabot de Malepeyre, j'étais revigoré, en arrivant à La Canourgue, j'étais vif comme un gardon. Après la grande assiettée de soupe au pain et au lait, nous en étions au gros morceau de Lard piqué dans la marmite. «Fais-nous une omelette, la patronne!» dit mon hôte, que l'audition de mon récit avait du mettre en appétit, «et puis amène un pot de saucisse !».

L'omelette était baveuse à souhait. La saucisse était délicieuse et comme je lui en faisais compliment, mon hôte clignant de l'œil malicieusement : «Mille dieux, elle peut être bonne, voilà plus de six mois qu'elle est en conserve dans l'huile de noix !».

Emile GOUTTES, Chambéry (73)

LE HASARD ET LA NECESSITE

Rien, absolument rien ne me destinait au cyclotourisme militant. Il a fallu la guerre et les restrictions pour faire de moi un «vélodidacte» d'occasion, par nécessité alimentaire en quelque sorte, à la recherche de lait, de fromages et d'herbe pour les lapins. C'était la corvée du jeudi.

J'ai appris tout seul à utiliser une bicyclette... Aujourd'hui on peut même s'y initier à la télévision... ce doit être pour cela que j'ai pris de mauvaises habitudes et que je ne saurai jamais me tenir normalement sur un vélo, ni pédaler correctement.

On peut avoir la même date de naissance qu'un vainqueur du Tour de France, ça n'ajoute rien à votre vitesse personnelle et, à la lecture de récits épiques, j'étais un peu comme les admirateurs de Colas ou Tabarly qui n'ont jamais vu la mer et ne savent pas nager... Ça fait rêver et j'ai longtemps approuvé ce cyclo de grande classe qui trouvait ridicule de porter son vélo sur des chemins douteux... autant passer un col avec un piano sur le dos ! ... C'est l'évidence mais, tout en me croyant raisonnable, je ne savais pas alors où me mènerait l'amour du vélo.

Une année, pour mon anniversaire, j'ai voulu me faire plaisir. On sait dans la famille que cravates, briquets et autres gadgets masculins sont exclus à tout jamais. On m'offre des livres de vélo. Il n'en manque pas et de qualité mais ça vous égratigne un peu l'amour-propre, alors l'idée m'est venue d'un extra, d'une fantaisie mais quelque chose de facile, la passo del Bandito, à 705 m d'altitude sur la Riviera, entre Vintimille et San-Remo, à deux pas de la maison.

Ce devait être sans problème. J'avais tout prévu, sauf que je perdrais mon chemin et qu'à vouloir rejoindre la route cachée sous l'autoroute 5 à 600 mètres en contrebas en ligne droite, je m'engageais dans une descente aventureuse totalement loufoque.

Je me demande encore comment on m'a laissé passer la frontière. Heureusement, il faisait nuit et on ne voyait pas trop dans quel état je me trouvais : les jambes toutes zébrées d'égratignures, les bras et le visage barbouillés de noir au contact des branches calcinées dans la partie de la forêt qui avait brûlé à l'automne précédent.

Je me revois encore, tenant le vélo à bout de bras au-dessus des épineux pour le lancer quelques mètres plus bas dans les «baragnasses» puis me faufilant pour le récupérer et le relancer à nouveau. Pour me sauver, j'avais même envisagé d'abandonner le vélo mais soit par avarice, soit par sentiment, j'avais repoussé cette solution extrême.

J'aurais pu y perdre la vie, j'aurais pu y perdre la foi cyclo, je n'y ai perdu que ma pompe et mon insigne des Cent Cols mais je jurai qu'on ne m'y prendrait plus : à d'autres les muletiers, vive les nationales !

Un mois après, un an après, trois ans après, ce n'est plus tout à fait la même chose ! La chèvre de Monsieur Seguin ! On a tellement envie parfois de satisfaire sa gourmandise !

Sur la carte Michelin, ça paraît tellement simple d'aller du col de Tende au col de Turini par la vallée des Merveilles et le GR 52 : dix cols dont cinq à plus de 2000 mètres ! Ce ne devait rester qu'un rêve un peu fou...

Pourtant début juillet, en partant vers le Stelvio, la Suisse et la Savoie, j'avais quand même prévu quelques détails «au cas où». J'avais accroché ma pompe

sur le tube horizontal du cadre et non dessous, j'avais prévu un petit coussin de mousse pour porter plus confortablement... Tu parles d'un confort ! ...

Le vélo sur l'épaule; j'avais supprimé les cale-pied et adopté comme chaussure tout terrain des sandales en plastique. J'imagine que les spécialistes en muletiers choisissent des vélos légers et, qu'au besoin, ils démontent les roues pour porter plus facilement la monture avec un sac étudié pour. Moi, au contraire, j'avais choisi un vieux vélo de 13 kg, chargé de 7 Kg de bagages.

Un premier essai fut improvisé au col de Voza, entre Chamonix et Les Contamines. Ce jour-là, il aurait fallu avoir des bottes et j'ai dû passer pieds-nus dans la boue ! Innovation périlleuse mais efficace !

Le 28 juillet, sur le chemin du retour, je me trouvais à Limone Piemonte, où j'ai passé presque une heure à calculer comment acheter, avec le minimum de lires le maximum de calories d'un poids et d'un volume aussi mini que possible pour tenir deux jours dans cette traversée du désert. Je ne voulais pas renouveler une expérience précédente où je m'étais nourri d'un mélange plutôt étouffant de flocons d'avoine et de flocons de neige.

Je n'étais pas tout à fait rassuré quant à la crédibilité du projet. J'en parlais à Peyrefigue à des montagnards sérieux, qui, sans vouloir me décourager, s'amusèrent beaucoup de mes ambitions qui risquaient fort d'obliger l'hélicoptère à me récupérer pour me conduire directement à St-Pons (1).

Fallait-il renoncer ? C'est ce que je me disais sur la partie encore cyclable de l'itinéraire mais dès que je dus mettre le vélo sur l'épaule, l'idée de revenir en arrière me parut une faiblesse coupable que je regretterai le reste de mes jours, à moins que ce ne soit la sage décision qui me permettrait d'avoir encore des jours à vivre...

J'arrivais au premier lac, non sans difficultés mais avec confiance : le sentier était bien balisé, on ne pouvait se perdre. Mais surprise au deuxième lac : un névé en forte pente plongeant jusque dans l'eau ! Hésitation... c'est que je ne sais pas nager et, d'ailleurs si je savais, qu'est-ce que ça changerait ? C'est déjà une énigme que ces quelques 40.000 signes préhistoriques gravés dans la roche mais s'en serait une autre que la découverte d'une bicyclette au fond du lac !

Je l'avoue, je n'étais pas rassuré du tout avant de passer et je l'étais encore bien moins après, car s'il avait fallu revenir, je ne sais pas comment je m'y serais pris. Je ne sais pas porter un vélo sur l'épaule gauche ! Ce simple détail, aurait été un obstacle majeur sur le même itinéraire mais dans l'autre sens.

Dans quel univers étais-je venu me perdre ? Un chaos monstrueux de rochers en éboulis, aucun arbre, aucune plante, rien que des pierres et de l'eau à plus de 2000 mètres : la Lune ou l'Enfer ! Mais c'est terriblement beau et on se sent tout petit.

Une photo s'impose devant Le panneau «Baisse de Valmasque 2549m». J'explique le fonctionnement de l'appareil à un vrai alpiniste. Je suis impitoyablement guillotiné ! Beau souvenir quand même !

La descente est encore plus pénible que la montée. Je croise quelques marcheurs bien équipés, aux réflexions savoureuses à mon égard. Je cache mon inquiétude par quelques propos de bonne humeur. Je ne m'attarde pas et j'accélère... si l'on peut dire... pour abréger ce calvaire et tenter d'accomplir toute la traversée en une seule étape.

Il faut remonter à 2436 m au Pas du diable, traverser encore deux névés impressionnants, slalomer sur ce qui resterait de gratte-ciel après un tremblement de terre et puis atteindre enfin des zones apparemment plus faciles avec de l'herbe mais les difficultés sont différentes sur cette partie de l'itinéraire, près des crêtes et sans eau.

Une brève pause à la Baisse de Cavaline me fait problème : je suis absolument seul et, par deux fois, j'entends un galop de cheval ! Est-ce un phénomène acoustique qui a motivé le nom donné à ce col ?

Est-ce que je me suis conditionné tout seul à partir de la connaissance de ce nom ? Mirage auditif ? Qui me le dira ?

J'arrive enfin en vue de la route cyclable. Il n'est plus nécessaire de porter le vélo, il suffit de le pousser. On descend au col Saint-Véran à 1836 m, on remonte à la Pointe des Trois Communes à 2082 m. C'est terminé. Ouf !

Un couple d'amoureux passe, joyeux. Ils ne savent pas pourquoi, je suis là. Je ne sais pas pourquoi ils sont là. Nos chemins se croisent mais chacun reste dans son univers. Autour de nous, toute la beauté du monde mais aussi des casernes en ruine : des hommes sont venus là pour se battre, pour se tuer.

C'était bien autre chose qu'une randonnée sportive...

Paul ANDRE
Menton (06)

(1) Etablissement psychiatrique.